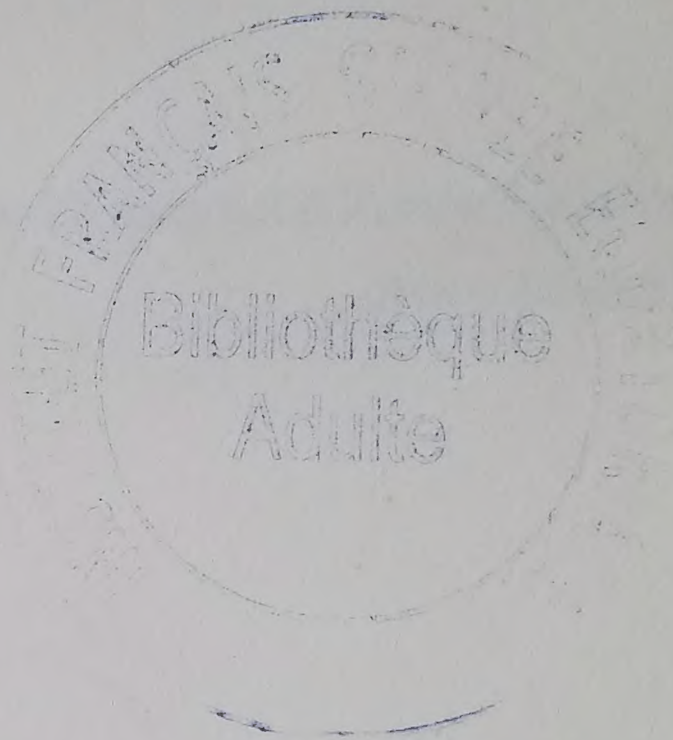
TRIFONIA MELIBEA OBONO

LA BÂTARDE

ROMAN TRADUIT DE L'ESPAGNOL (GUINÉE ÉQUATORIALE)
PAR ANNE-LAURE BONVALOT

Passage(s)
PROJECTILES

La Bâtarde



Collection « Projectiles » dirigée par Dominique Lanni
Domaine hispanophone dirigé par Anne-Laure Bonvalot

La Bastarda,
Barcelona, Flores raras, 2016.
Éditions Passage(s), 2020, pour la traduction française.
www.editionspassages.fr
ISBN 978-10-94898-89-5

Trifonia Melibea
Obono

La Bâtarde

Roman

Traduit de l'Espagnol (Guinée Équatoriale) par
Anne-Laure Bonvalot

Passage(*s*)
« Projectiles »

À toutes les personnes qui souffrent ou revendiquent des formes de vie et des libertés individuelles ou collectives.

Traduction publiée avec le concours de l'Ambassade de France en Guinée Équatoriale et de l'Institut Français de Guinée Équatoriale.

Les Éditions Passage(s) remercient l'Institut d'Expression Française de Guinée Equatoriale, l'Ambassade de France en Guinée Équatoriale, ainsi que les éditions Flores raras, pour avoir rendu possible la publication de ce volume.

Chapitre 1
Osá le *Va-nu-pieds*

Mon désir de rechercher mon père biologique inquiétait profondément mon grand-père. Aux premières heures de l'après-midi, il me convoqua donc à une réunion familiale, avec deux objectifs en tête : me convaincre, d'abord, que mon père était un vaurien ; m'accuser, ensuite, de trahir les principes de l'ethnie fang. Assis dans un confortable fauteuil près de la porte de notre cuisine, un abri fait de bois et de palmes, il me regardait, visiblement déçu.

– Ce que tu as fait, ma petite-fille, est passible de la peine maximum au regard de la tradition, me dit-il. Tout en parlant, il pointait sur moi un doigt accusateur. Tu sais que j'ai raison. Tu fais partie de la tribu. Tu n'as rien à voir avec cet homme qui…, bégaya-t-il, cherchant un moment ses mots. Avec ce vaurien, si on peut appeler ainsi l'homme qui t'a mise au monde par accident. Ton père et ta mère doivent appartenir à la même tribu. C'est ce qu'exige la tradition !

Il m'ordonna ensuite de lui couper les ongles. Plutôt qu'une nouvelle lame de rasoir, je choisis un

couteau bien affûté. Les ongles de mon grand-père – un homme de soixante-dix ans qui marchait pieds nus la plupart du temps – s'étaient endurcis au fil des années jusqu'à m'opposer une sérieuse résistance, obligée que j'étais non seulement de lui limer les ongles, mais aussi de lui soigner la plante des pieds, fréquemment entaillée par de profondes blessures. Cette habitude peu hygiénique lui valait le surnom d'Osá le *Va-nu-pieds*.

Je travaillais sans mot dire. Un silence religieux régnait alentour. Si mon grand-père prenait la peine de se déplacer jusqu'à la cuisine, c'est qu'il avait besoin de quelque chose, ou qu'un membre de la famille polygame que ses ancêtres fang l'avaient aidé à fonder lui avait désobéi. Cette après-midi-là, sa colère s'abattit sur moi, sa petite-fille adorée, cette fillette que tout le monde appelait Okomo, l'orpheline de mère.

À l'âge de dix-neuf ans, ma mère était tombée enceinte. Elle était ensuite morte en couches à cause, disait-on, de la sorcellerie. Dès lors, on me surnomma la bâtarde. J'étais née avant que mon père ait pu rassembler la dot qui lui aurait permis d'épouser ma mère. C'est pourquoi, en société, on me traitait avec mépris : les gens me surnommaient « l'enfant d'une fille-mère fang » ou « la fille d'aucun homme ».

Après que je lui eus coupé les ongles, Osá *le Va-nu-pieds* me somma de m'asseoir. Il me toisait d'un air accusateur. Je savais l'imminence de sa parole. Il se défit de la pipe qui jour après jour lui jaunissait les dents. C'est alors que sa seconde femme fit irruption

dans la conversation en jaillissant de sa cuisine, construite à côté de la nôtre quelques mois auparavant, après un affrontement familial qui avait bien failli finir dans un bain de sang. Les deux femmes de mon grand-père en étaient venues aux mains lorsqu'une voisine m'avait traitée de bâtarde. Et elle n'était pas la seule. La rivale de ma grand-mère, de vingt-huit ans sa cadette, lui en voulait à mort et se mêla de la conversation :

– Je la tuerai dès que j'en aurai l'occasion ! Je la tuerai, et elle paiera jusqu'au dernier centime pour le mal qu'elle m'a fait quand j'étais petite ! Je ne comprendrai jamais pourquoi Osá a chargé cette sorcière de mon éducation. Je sais, ça ne devrait pas me surprendre. C'est ce qu'exige la tradition. Maudite tradition ! Et en plus il faudrait que je l'appelle belle-mère ! Belle-mère, et puis quoi encore ? Je la hais, je la hais ! répétait la plus jeune.

La voix rauque de mon grand-père Osá me ramena au sujet principal de la réunion familiale. Je voulais à tout prix connaître l'identité de mon géniteur, mais toute la famille, y compris ma grand-mère Adà, essayait de m'en empêcher. Ils le traitaient sans cesse de vaurien, affirmant par la même occasion que jamais ils ne me laisseraient m'approcher de lui.

Me toisant toujours du même air accusateur, mon grand-père entonna ce discours que je connaissais si bien et qui m'ennuyait tant. J'étais lasse d'écouter les aventures des fondateurs de notre tribu, ces hommes si courageux dont j'aurais dû me sentir fière. Pour la énième fois, il se mit à relater la vie de Beká, le grand

patriarche de notre lignée. Son existence avait été si prolifique qu'il avait conçu trente garçons et quarante filles, en plus d'avoir lutté contre l'occupation des *Mitangan*[1].

À mesure que mon grand-père énumérait les œuvres du fécondateur-patriarche Beká et décrivait par le menu sa résistance héroïque face aux Espagnols, il s'échauffait tellement qu'il dut demander un verre d'eau pour s'humecter le gosier. Comme je le servais, je remarquai que ma grand-mère ne lui prêtait guère attention, tout occupée qu'elle était à décortiquer des arachides, chose qui ajouta encore à l'emportement de mon grand-père. Il continua malgré tout, gagnant le lit qui faisait face à celui qu'occupait sa première femme. Un regard de mépris réciproque et un fourneau, sur lequel j'avais placé quelques minutes auparavant une marmite de tubercules, les séparaient.

Mon grand-père étendit ses pieds au-dessus des bûches du fourneau pour se réchauffer un peu. C'est dans cette posture qu'il me conseilla de ne plus prêter l'oreille aux rumeurs qui couraient dans tout le village et de me concentrer plutôt sur des choses de femmes.

– Pourquoi tu ne t'intéresses pas aux tresses, aux coiffures, aux tâches domestiques et autres futilités de ce genre ? Maintenant que tu as seize ans et que tu as tes lunes, les hommes ne vont pas tarder à poser

---

[1] Nom donné en Guinée Équatoriale aux Espagnols durant la période coloniale. Aujourd'hui, le terme désigne par extension les Blancs (NdT).

leurs yeux sur toi, c'est certain. Alors je recevrai la dot. Je ne veux pas que tu commettes la même erreur que ta mère. Elle n'a jamais compris quelle était la place de la femme dans la tradition fang. Elle a vécu trop librement.

Ma grand-mère gardait le silence. Elle se contentait de m'observer du coin de l'œil. Lorsque nous étions tous les trois, son regard était mon seul guide. Mon grand-père me faisait peur. Très peur. Sa femme aussi en avait très peur, de même que tous les autres petits-enfants qui se trouvaient à ce moment-là dans la cuisine. Nous avions peur du bâton que l'on rangeait sur le toit de la Case à Palabres et dont on n'hésitait pas à faire usage, conformément à la tradition fang.

L'attitude prudente de ma grand-mère au cours de la conversation ne fit qu'attiser la colère de son mari. Ce dernier se mit ensuite à l'accuser, la rendant responsable de mon besoin de savoir. Il lui intima de surveiller tous mes faits et gestes, puisque nous ne nous quittions pas d'une semelle elle et moi.

C'est alors que sa seconde femme se manifesta, interrompant bruyamment le silence de ma grand-mère. On l'entendit grommeler dans sa cuisine, séparée de la nôtre par une fine paroi. La jeune opulente réclamait le droit de s'ingérer dans les affaires familiales :

– Tu appelles ça une famille, Osá ? Tu t'es mis d'accord avec Adà, ta première femme, pour donner des leçons à Okomo sans même me consulter !

Ma grand-mère riposta immédiatement, invoquant le droit coutumier pour couper court aux prétentions de sa rivale à se mêler de nos affaires.

– Ma famille, c'est ma descendance et moi ! Petite merdeuse, tu n'es qu'une petite merdeuse ! Tu ne sais rien de la vie ! Idiote !

Munie d'une machette, ma grand-mère se mit à frapper sur la fragile paroi d'arbre à suif qui séparait les deux cuisines. Je croisai alors les bras en un geste d'autoprotection et m'éloignai de quelques mètres de la scène. Lorsque la machette retomba enfin, mon grand-père reprit son sermon. Encore très irrité, Osá me recommanda de ne jamais prendre exemple sur l'agressivité de sa première femme, mais d'imiter plutôt le noble caractère des fondateurs de notre tribu.

Notre tribu avait traversé de larges rivières, escaladé des montagnes, abattu les animaux qui se dressaient sur son chemin, entravant son déplacement nomade, pour s'établir enfin à Ayá Esang, notre village. Par conséquent, notre tribu, contrairement à celle de mon irresponsable de père – insistait mon grand-père –, avait accompli de grands exploits par le passé et fondé un village de plusieurs milliers d'habitants. C'est pourquoi quand on m'insulterait dans la rue, ou lorsque je me sentirais seule en observant d'autres fillettes accompagnées de leurs parents, je devrais me concentrer en pensée sur le souvenir des héros du passé, sur ces hommes victorieux qui avaient eu si profuse descendance.

Ces dernières considérations ne furent pas du goût de ma grand-mère. Elle m'ordonna de demander à mon grand-père où étaient les femmes dans notre tribu, parce qu'Osá ne les comptait jamais au rang des nombreux héros qu'il mentionnait. Je n'en fis rien. Il m'était

formellement interdit de répondre aux vieilles personnes, surtout à mon grand-père, un héros qui durant l'occupation espagnole en Guinée avait planté du café et du cacao, ce qui était sa plus grande fierté. Il avait également construit une importante boutique, et avait surtout épousé une jeune fille qui entre ses quatorze et ses vingt ans avait donné à la tribu cinq beaux garçons.

Dès que le second mariage fut conclu, on surnomma mon grand-père *nnom ober djom*, « l'ancien à la friandise », parce que de toutes parts on enviait la jeunesse de sa nouvelle épouse, dont profitaient d'ailleurs également les jeunes hommes du village – on présumait même qu'ils étaient les véritables pères de cette progéniture dont Osá se sentait si fier.

Alors que j'écoutais cet ennuyeux discours, les cris n'en finissaient pas de fuser depuis la cuisine voisine. La seconde femme de mon grand-père infligeait à son fils de trois ans une correction brutale au motif qu'il avait fait pipi au lit. Elle usait de la même méthode éducative avec Placido, son neveu orphelin de seize ans, lorsqu'il n'était pas sage. Elle l'avait ramené du village dont elle était originaire dans le seul but d'en faire son larbin. Un violent « Mange, ou je te tue ! » lancé par la femme mit fin aux sanglots de l'enfant incontinent.

Le second homme notable de la tribu dont se souvenait mon grand-père était Ondó, un héros célèbre qui avait combattu les *Mitangan*, épousé douze femmes, eu soixante enfants et consacré les dernières années de sa vie à fréquenter des femmes mariées. Cette dernière conduite, particulièrement osée selon ma grand-mère, lui

avait valu une réputation considérable, mais l'avait aussi entraîné dans des histoires de vengeance impliquant certains des maris de ses maîtresses, au point qu'il était devenu la cible d'une tentative d'assassinat. Pour sauver sa peau, il avait dû fuir à l'autre bout du territoire fang, traversant pour ce faire des rivières immenses et des forêts impénétrables, et fondant ensuite un nouveau village. « Un nouveau village, il y a de quoi être fier ! », claironnait mon grand-père.

Chapitre 2
L'homme-femme

Si Osá s'était déplacé jusqu'à la cuisine, ce n'était pas seulement pour m'interdire de rechercher mon père. Non. Après avoir évoqué des heures durant ses ancêtres masculins, il retrouva son calme. Les mains enfin apaisées, il s'approcha du fourneau et m'appela tendrement « ma petite fille ». Cette expression signifiait qu'il allait me demander un service. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ?, me demandai-je en silence tout en caressant les lourdes tresses que m'avait faites ma grand-mère trois jours plus tôt à l'aide d'un fil fin. Je les avais en horreur. Je voulais vivre libre, le crâne rasé. Mais ma grand-mère me le défendait, puisqu'en tant que femme, je devais, paraît-il, être belle en permanence. Bien sûr, il était interdit de demander pourquoi.

Ma grand-mère avait horreur des questions, et plus généralement de toute conversation qui ne tournait pas autour des moyens de faire revenir son mari dans le lit conjugal. Pourtant, les années passaient, le village vieillissait, je grandissais jour après jour, et Osá ne regagna jamais le lit de sa première femme. Puis j'eus

seize ans. Je devins adulte, j'eus mes lunes et mon grand-père se mit à me confier des responsabilités, même si par ailleurs il ne me démontrait jamais aucune marque d'affection. Des baisers, j'en recevais en revanche de Marcelo, un cousin de ma mère, chaque fois que je lui rendais visite. C'était un être isolé, qui vivait hors de la société au motif qu'il était un homme-femme, *fam e mina*. À ce titre, les hommes de la tribu le malmenaient en privé comme en public. Un jour, à la Case à Palabres, on décréta qu'il ne comptait plus parmi les membres masculins de la tribu, du fait de son apparence peu virile, et surtout parce que les mariages que l'on arrangeait pour lui n'étaient jamais consommés. Les hommes de ma tribu allaient de village en village et, en échange d'une dot, ramenaient des épouses à l'homme-femme : des mariages qui se soldaient toujours par de vaines paroles. L'attitude de mon oncle Marcelo était devenue une épineuse affaire tribale. À la Case à Palabres, les hommes les plus vieux l'apostrophaient :

— Tu n'es pas un homme ! Un homme, un vrai, ça couche avec des femmes et ça se reproduit !

Mon grand-père se sentait responsable de l'oncle Marcelo. À la mort soudaine de son père biologique par envoûtement, il endossa, contre son gré et comme l'exige la tradition, le rôle de père de l'homme-femme. Celui-ci résidait dans la forêt, où il menait une vie mystérieuse. La seule personne avec qui il avait noué des liens d'amitié au village, c'était moi. Nous passions ensemble de très bons moments, même si je ne comprenais alors rien des raisons qui firent bientôt de moi l'intermédiaire entre Marcelo et la tribu.

Sous des dehors bienveillants, la requête de mon grand-père était très claire : « Dis à cet homme-femme d'obéir aux lois de la tribu, dis-lui de respecter la tradition. » « C'est tout ? », me demandai-je, les yeux rivés sur mon grand-père qui avait déjà tourné les talons, laissant dans la cuisine sa première femme le relayer dans le rôle de donneur de leçons. Près du fourneau, déposant un peu de tabac moulu sous sa lèvre inférieure, ma grand-mère assura que l'endroit où vivait Marcelo était sous l'emprise d'une malédiction, notamment parce qu'y évoluaient des gens plutôt louches.

À force d'écouter les reproches et autres balbutiements de ma grand-mère, je finis par comprendre ce que signifiait vraiment la requête de son mari. Mais je ne saisis pleinement les enjeux de l'histoire dont j'étais devenue le centre qu'une fois arrivée chez mon oncle, l'homme-femme. Chemin faisant, dans les rues, je m'amusai avec des animaux domestiques et croisai des enfants pieds nus et dépenaillés. Chaussée de sandales et vêtue d'une robe de pagne légèrement trop grande, j'atteignis la maison de mon oncle, qui était rentré la veille de la forêt. Chaque fois qu'il se rendait au village, il venait me chercher, me couvrait de baisers et m'amenait partout où je voulais. On murmurait qu'il aurait pu être mon père.

En arrivant, je frappai plusieurs coups à la porte jusqu'à ce que Restituta apparût. Cette femme posait un véritable problème à mon grand-père, qui ne s'expliquait pas qu'elle pût vivre avec mon oncle. Après m'avoir saluée d'un sourire, elle me laissa entrer dans la pièce

principale, composée de trois espaces : le salon, la salle-à-manger et la cuisine. Nous prîmes place au salon, où l'on pouvait voir, accroché à l'un des murs, un tableau très compliqué qu'ils appelaient le *Guernica* ; sur les autres, on distinguait mon oncle bras-dessus bras-dessous avec d'autres femmes et d'autres hommes. Il y avait aussi deux vieux fauteuils.

La femme qui m'avait ouvert la porte n'avait qu'une jambe. Je l'aidai à s'asseoir. La porte de la chambre de mon oncle était close. Restituta me demanda si ma grand-mère était au courant de ma venue.

– Oui, pourquoi ?

– Ça m'étonne beaucoup. Ta grand-mère dit que ton oncle est responsable des mauvaises récoltes de cette année.

– Mon oncle, responsable ? j'écarquillai les yeux.

– Oui, tu as bien entendu.

À cet instant, mon oncle parut et m'embrassa sur la joue. Il s'installa aux côtés de son amie et me demanda de m'asseoir sur ses genoux. Je m'exécutai. Nous échangeâmes un sourire : cela me sembla être le moment opportun pour l'informer du motif de ma visite.

– Mon grand-père exige que tu respectes les lois de la tribu.

À ces mots, mon oncle fut saisi d'une forte colère. Je me sentis stupide. Il se leva, furieux, et insulta copieusement mon grand-père, disant qu'il le considérait comme un intrus dans sa vie et qu'il ne supportait pas qu'il se servît de moi comme intermédiaire. Son corps était couvert d'une simple serviette. Il me demanda si je savais ce que mon grand-père entendait par « respecter

la tradition », et je me sentis plus bête encore. Je n'en avais aucune idée, mais son amie intervint pour m'expliquer que l'exigence de mon grand-père avait à voir avec le membre de mon oncle.

– Son membre, mais comment ça ? Quel membre ? Qu'est-ce que tu veux dire ? j'étais ahurie.

– Tais-toi ! Mon oncle s'assit par terre en face de moi. Il me prit les mains, les caressa nerveusement en me traitant d'idiote.

– On lui impose d'offrir à la tribu son membre viril, annonça Restituta.

Mon oncle était de plus en plus agité. Il me cachait quelque chose, c'était évident. Il me fallait comprendre quel genre de problème tourmentait la seule personne au monde qui m'avait embrassée comme un père. Et ce n'était pas tout : de temps en temps, il me parlait de l'enfance de ma mère, de ses déboires avec les garçons, de sa relation tumultueuse avec mon grand-père et ma grand-mère… Il était le seul à entrer dans les détails. C'est pourquoi je gardais le secret espoir qu'il me dît un jour qui était vraiment mon père, afin de pouvoir partir à sa recherche. Mais à chaque fois que je lui demandais, il restait silencieux. « Demande à tes grands-parents », se contentait-il de répondre.

Une fois calmé, mon oncle se rassit et me prit les mains. Ses yeux posés sur moi s'emplirent de larmes tandis qu'il essayait de m'expliquer le sens des paroles de Restituta :

– La tribu exige que je féconde ma belle-sœur, la femme du frère de ta mère. Je ne peux pas coucher avec la femme de mon cousin, et ce pour plusieurs raisons.

– Lesquelles ? m'enquis-je.

Peu à peu, au fil de la conversation, je compris les tenants et les aboutissants de cette histoire, qui avait pour origine la stérilité du seul fils encore vivant de ma grand-mère. Un fils que trois femmes avaient abandonné. Ce qui était encore plus grave, c'est qu'elles avaient réussi à avoir des enfants avec d'autres hommes des villages voisins. Mon grand-père en était alors arrivé à la douloureuse conclusion que son fils était stérile et il s'était mis à chercher une solution. Pour cela, il lui fallait des gênes de la famille et une personne discrète. À la Case à Palabres, dont les décisions sonnaient comme des décrets, Marcelo avait été désigné pour remplir cette fonction. Je demandai si l'obligation de féconder les belles-sœurs constituait une coutume.

– C'est bien ça, une coutume, acquiesça Restituta en dodelinant de la tête et en se caressant les cheveux, qu'elle portait toujours bien coiffés, car elle ne sortait de la maison que pour acheter des cosmétiques pour cheveux dans les boutiques du village.

– Et les femmes laissent faire ?

Les deux adultes échangèrent en silence un regard complice.

Mon oncle resta muet, n'ouvrant la bouche que pour rappeler son amie à l'ordre :

– Fais attention à ce que tu racontes. N'oublie pas qu'elle est mineure.

Face au tour inattendu que prenait la situation, l'inquiétude me gagnait. « Qu'est-ce que je vais bien pouvoir raconter à mon grand-père ? », pensai-je. Marcelo me demanda de lui transmettre deux messages :

d'abord, que la tribu ne compte pas sur lui, et ensuite, qu'Osá cesse d'utiliser l'affection que Marcelo me portait pour le tourmenter et le faire culpabiliser.

Mais comment allais-je pouvoir annoncer cela à mon grand-père ? Et pourquoi mon oncle ne voulait-il pas rendre le service tribal ? Je le lui demandai, et il éluda la réponse en m'invitant à manger un plat de légumes qu'il avait lui-même préparé. La main de l'homme-femme était faite pour l'art culinaire, une tâche de femmes, ce qui irritait au plus haut point Osá *le Va-nu-pieds*.

Les dents serrées, le cousin de ma mère évoqua le jour de son expulsion, le jour où on l'avait exclu de l'équipe de football locale sur ordre de la Case à Palabres parce qu'il n'était pas un homme utile.

– C'est sûr qu'ils étaient déjà au courant de tes fréquentations aux champs, dit Restituta.

Un regard irrité de mon oncle la fit taire.

J'acceptai l'invitation à partager le repas et nous passâmes à table.

Entre deux plaisanteries, profitant de l'absence de mon oncle parti chercher de l'eau à la cuisine, Restituta, quelque peu portée sur la boisson, m'avoua que mon oncle était un homme-femme, voilà pourquoi il refusait de s'exécuter.

– Qu'est-ce que ça veut dire, un homme-femme ? demandai-je à voix haute comme mon oncle revenait.

– Je t'ai dit de ne pas raconter à la petite des choses qu'elle ne peut pas comprendre !

– C'est bon, d'accord, admit Restituta les mains ouvertes, protestant de son innocence.

Le repas terminé, je rentrai chez moi. Mon oncle me renouvela plusieurs fois ses gestes d'affection et m'offrit des morceaux de canne à sucre. Il fut convenu que je lui rendrais visite le lendemain après-midi, avant qu'il ne retourne dans la forêt. Je fis une dernière tentative pour connaître l'identité de mon père, mais il me répondit en baissant les yeux et à contrecœur, comme à son habitude : « Bientôt ». Puis il ajouta un message pour ma grand-mère : elle et les autres femmes du village devaient cesser leurs commérages, parce ce n'était pas de sa faute si les récoltes dans les champs étaient mauvaises.

En arrivant chez moi, j'avais encore la tête ailleurs et ma grand-mère était en train d'engloutir goulument un plat de poisson fumé à la sauce arachide. Elle s'enquit de l'issue de ma visite. Évitant de donner une réponse trop directe, je lui répétai d'abord les mots que mon oncle m'avait confiés.

— Assieds-toi, ma petite-fille, et écoute-moi bien.

J'obtempérai. Alors que son mari étouffait mes tentatives de recherche de mes origines paternelles à grands coups d'histoires interminables sur les aventures des hommes de la tribu, ma grand-mère passait le plus clair de son temps à égrener les interdits que la tribu formulait à l'endroit des femmes, les déboires de sa vie maritale ou les obstinations de ma propre mère. Cette fois-ci, elle me raconta que mon oncle exerçait une mauvaise influence sur moi parce qu'il ne menait pas une vie normale, c'est pourquoi je devais cesser

immédiatement de lui rendre visite à son domicile. Et si je le rencontrais par hasard, je devais l'éviter à tout prix.

La première preuve de son anormalité, dit-elle, c'était son comportement insolite envers les morts : il avait rapporté d'Espagne le cadavre de son père dans une boîte après l'avoir incinéré.

– Va savoir ! Il l'a peut-être brûlé vif et a ensuite recueilli les cendres. Et puis, toute honte bue, il a mis la boîte dans son salon, à la vue de tout le monde ! Cet homme n'a aucune morale !

Au fil de l'anecdote, elle m'observait, les mains croisées sur la tête et un air dépité à faire fuir. Je ne comprenais pas le lien entre les cendres du père de Marcelo et la récolte. Elle me l'expliqua aussitôt : dans la tradition fang, les défunts devaient être inhumés et leur décès célébré. Cependant, l'homme-femme n'avait pas voulu se prêter aux cérémonies nécessaires et, en conséquence, l'esprit de son père se manifestait en personne à certains membres de la tribu, exigeant que la tradition fût respectée.

– Et comme son fils ne veut rien entendre, poursuivit ma grand-mère, le mort depuis son monde a décidé de pourrir les récoltes.

– Et comment il fait ça, grand-mère ? Mon visage trahissait mon scepticisme.

– Depuis l'au-delà, voyons ! L'esprit a diminué la quantité de poissons dans les rivières et d'animaux dans les forêts, ainsi que le volume des récoltes ! Le climat a changé : il ne pleut plus, il ne fait plus aussi beau qu'avant. Même le frère de ta défunte mère, Marcelino, est devenu stérile à cause de la malédiction que nous

envoie depuis le monde des morts l'esprit du frère de ton grand-père.

Ma grand-mère en vint enfin au motif principal de ma visite dans le « sanctuaire de la malédiction », comme elle appelait la maison de mon oncle. Je ne savais pas si la nouvelle que j'avais à lui transmettre apaiserait sa colère, mais la fortune me sauva, car le fils de la guérisseuse du village fit irruption dans la cuisine et tous deux se mirent à chuchoter. Je compris qu'il s'agissait d'une affaire pressante car ma grand-mère me demanda de l'accompagner sans délai.

Nous portions toutes deux de grandes robes de pagne et des sandales. À mi-chemin, ma grand-mère avisa dans un bar un rassemblement d'hommes. Lui emboîtant le pas, j'entrai à sa suite dans l'établissement, où nous nous installâmes sur des sièges de bois restés inoccupés. Elle m'ordonna ensuite de m'approcher d'un homme d'une quarantaine d'années appelé Ciriaco. Il avait les cheveux blancs et était, aux dires de ma grand-mère, très travailleur.

– Dis-lui que tu veux une boîte de sardines. Exige qu'il t'en achète une, me dit-elle en souriant. Et, au passage, appelle-le papa.

– C'est mon père ? demandai-je, émue. Mais ma joie retomba bien vite.

– Non. Bien sûr que non. Je ne sais pas en fait. Il a couru après ta mère quelque temps.

– Pourquoi je devrais l'appeler papa alors ?

– Parce que tu es la fille de tous les hommes du monde : tu es l'enfant d'une fille-mère fang. Ce que tu vas faire, c'est profiter des avantages qu'il y a à être une

bâtarde. Puisque personne n'a payé la dot en échange de ta mère !

— Je ne comprends pas, dis-je, confuse.

— Tu ne comprends pas le bon goût des sardines à la sauce chocolat et aux feuilles de malanga ? Tu ne comprends pas la possibilité de déguster un tel plat ? Tu ne vois toujours pas ce que je veux dire ?

— Bien sûr que si, grand-mère, dis-je en baissant les yeux.

— J'aime mieux ça.

— Oui, mamie.

Je me levai et, déconcertée, je passai près d'une minute à chercher mes sandales sous la table. Ou plutôt non, je ne cherchais rien. Je ne savais tout simplement pas comment je pouvais appeler papa un homme qui n'était pas mon père. Je voulais demander à mon vrai père pourquoi il m'avait abandonnée et s'il savait que j'étais orpheline de mère. D'une claque dans le dos, ma grand-mère me sortit de mes pensées. Elle me propulsa vers le groupe d'hommes, manquant de me faire renverser la table sur laquelle étaient posés leurs verres de *malamba*[2].

Les types se mirent à plaisanter et à rire. Sous le regard inflexible de ma grand-mère, je m'entendis balbutier un « Papa, je voudrais une boîte de sardines ». Les hommes s'interrompirent et me regardèrent en silence. Ils ne savaient pas à qui je m'adressais exactement. Ma grand-mère me sortit de l'embarras en désignant Ciriaco.

---

[2] Chez les Fang, nom donné au vin de canne à sucre.

– La petite t'a demandé un service, renchérit-elle dans un sourire cynique.

L'homme céda et m'appela « ma fille ». Il était tellement ivre qu'il ne put le répéter lorsque ses compagnons de boisson lui demandèrent s'il était bien sûr qu'il était mon père. Il répondit que cela n'avait aucune importance, puisque de toute façon j'étais l'enfant d'une fille-mère fang. La honte me glaça, ma grand-mère obtint sa boîte de sardines et, dès qu'elle l'eut entre les mains, nous quittâmes les lieux.

Sur le chemin de la maison de la guérisseuse, nous échangeâmes quelques rares paroles. Ma grand-mère passa dix minutes à caresser la boîte de sardines, ressassant les avantages que comportait le statut de bâtarde. Pour ma part, je ne pensais qu'à mon père, à l'endroit où il pouvait bien se trouver, et aux raisons qui l'empêchaient de venir me chercher. J'avais un besoin urgent de le voir, de l'embrasser et de lui raconter tout ce qui s'était passé dans ma vie depuis mon enfance. J'avais envie de lui dire que je partirais avec lui, même s'il n'avait pas de toit, de famille ou d'amis, de lui montrer mon bulletin débordant de bonnes notes et de lui demander de venir assister aux fêtes de l'école.

Nous arrivâmes enfin dans l'antre de la sorcière. Cette dernière était occupée à soigner un dément dans une plantation située à quelques mètres de sa maison. Dès qu'elle s'aperçut de notre présence, elle accourut et se mit à discuter avec ma grand-mère. Il était question des milliers de francs CFA qu'elle devait payer pour retrouver les faveurs sexuelles de son mari : cinquante mille francs au total. J'éternuai pour étouffer le cri de

stupeur que j'étais sur le point de pousser : ça faisait beaucoup d'argent !

La sorcière était vêtue de peaux d'animaux tannées par les chasseurs, leurs compagnes et les guérisseurs du village. Elle nous assura qu'il existait une méthode connue d'elle seule pour attirer les maris dans le lit conjugal qu'ils avaient déserté. L'information attrista ma grand-mère, car elle ne disposait pas de pareille somme.

– Tu as de l'argent ou non ? Je n'ai pas de temps à perdre. Je suis une femme très occupée. Je te garantis une chose : d'autres femmes ont récupéré leurs maris grâce à mes remèdes.

– Bon, mais avant dites-moi en quoi cela consiste.

– Il s'agit d'introduire des gouttes de sang menstruel dans l'assiette de ton mari, lui répondit la sorcière dans un rire. Le procédé, cependant, n'a d'effet que si tu y ajoutes des herbes dont moi seule ai le secret. Quand tu auras réuni les cinquante mille francs, nous en reparlerons. De nombreuses mères d'enfants bâtards, comme ta défunte fille, qui t'a donné cette petite fille incapable de ramener des hommes à la maison, connaissent la dimension surnaturelle de mes pouvoirs.

– Et pourtant elle a déjà ses lunes, son corps est déjà mûr, renchérit ma grand-mère en me décochant un regard réprobateur.

J'avalai ma salive pour supporter le cruel reproche que les deux femmes m'adressaient. Là-dessus, la sorcière tourna les talons.

Je mourais d'envie de demander à ma grand-mère si elle comptait suivre les recommandations de la sorcière, mais la joie qui illuminait son visage répondit pour elle.

Elle était prête à tout pour pouvoir récupérer mon grand-père, le *Va-nu-pieds*.

« Qu'est-ce qu'elle peut bien lui trouver, à cet homme ? », me demandai-je en moi-même sur le chemin du retour. Je ne comprenais rien à rien, ni à personne. Pas même à mon oncle Marcelo, responsable, d'après ma grand-mère, des maux qui s'abattaient sur le village et sur notre famille. J'avais entendu tant d'horreurs sur son compte que j'en venais à douter de son honnêteté. J'étais résolue à lui demander des explications dès le lendemain. Je voulais savoir comment il avait pu rapporter d'Espagne les cendres de son père après l'avoir brûlé. « En Espagne, il est permis de brûler vifs les gens ? Quel pays inhumain ! », songeai-je.

À la tombée de la nuit, après le dîner, toute la famille gagnait la grande case de planches et de tôles composée de trois pièces. Les deux chambres principales étaient occupées par les femmes de mon grand-père. L'autre pièce était réservée à la dizaine de petits-enfants qui peuplaient la maison. Le neveu de la seconde femme de mon père, à qui il nous était interdit d'adresser la parole, était venu grossir notre groupe.

Du fait de l'exiguïté des lieux, le salon avait été aménagé en chambre improvisée jonchée de vieux matelas et de draps qui empestaient l'urine. « Si seulement j'avais un père. Je suis sûre qu'il me construirait un lit et que je pourrais partir avec lui », murmurais-je toutes les nuits. Cette idée me hantait. Je détestais cette maison aux fenêtres à moitié cassées, munies de nacots vermoulus, et les querelles qui

s'élevaient la nuit, divisant les enfants comme les adultes. Tout le monde s'écharpait pour déterminer qui possédait quoi, et de quel droit.

Sur mon matelas, emmitouflée dans ma couverture, j'entendis mon grand-père m'appeler depuis la chambre de sa femme la plus jeune. J'accourus, docile. Il était allongé, recouvert d'un drap blanc, et sa compagne insistait pour qu'il aille se doucher. Il n'en fit rien.

– Que t'a dit l'homme-femme ? me questionna-t-il.

Toute tremblante, je me déchargeai du message et me sentis immédiatement apaisée. Pourtant, mes mots ne furent pas du goût d'Osá. De rage, il empoigna le drap, les yeux rougis et pleins de larmes. Je ne savais pas si j'avais ou non le droit de retourner me coucher, alors je restai là à l'observer. Il avait beau me fixer du regard, son esprit était ailleurs, en territoire fang, au cœur de la forêt vierge où les hommes donnaient des ordres auxquels on obéissait sans rechigner. Il me demanda de m'asseoir à côté de lui et me raconta la dernière humiliation que lui avait infligée l'une des sœurs de ma mère.

– Cette femme aux idées farfelues voulait t'emmener avec elle chez les *Mitangan* pour que tu fasses des études, détruisant ainsi l'unité de la famille. Je m'y suis opposé. Je suis un homme et c'est moi qui commande ici.

Il m'expliqua qu'au lieu de m'envoyer là-bas avec elle, il avait décidé que ma tante emmènerait l'un des fils de sa seconde femme, ne créant ainsi aucun précédent discriminatoire dans la famille. Allongé, le regard perdu loin de la chambre mise à feu et à sang par cinq enfants braillards, mon grand-père parlait sans

frein. Il m'expliqua que la sœur de ma mère avait prétendu qu'elle n'avait aucun lien avec la seconde femme de mon grand-père, alors qu'elle en avait un avec moi : « Okomo est une bâtarde, elle a besoin d'une attention particulière », lui avait-elle dit après lui avoir reproché de s'être remarié avec une femme qui n'était qu'une gamine. Osá le *Va-nu-pieds* avait fait la sourde oreille, mais il savait qu'il avait perdu jusqu'au pouvoir de se faire obéir de ses propres filles. « Elle dit ça parce qu'elle a vécu chez les *Mitangan*, elle a développé les mêmes mœurs que Marcelo, l'homme-femme, également appelé *múan* ou *molo* par les anciens, le "fils désobéissant" », marmonnait-il.

— Même les vauriens comme ton père sont capables de se reproduire, continuait mon grand-père alors que je demeurais silencieuse. Mais pas mon fils.

Déplorant la malédiction qui le frappait, mon grand-père répétait que le malheur s'abattrait sur la tribu tant que son fils aîné ne parviendrait pas à avoir enfin une descendance. Il se créerait un vide dans l'histoire tribale et les noms des ancêtres masculins tomberaient dans l'oubli. Chose plus grave encore : au village, la suspicion de stérilité qui pesait sur son fils avait été rendue publique – une rumeur qui affectait sa réputation d'homme – et ne pourrait être démentie que si Marcelo mettait sa belle-fille enceinte.

Ma grand-mère, entendant son mari se lamenter, se mit à pleurer et à l'insulter. On l'entendait gémir depuis sa chambre.

— Incapable, tu es un incapable !

La seconde femme de mon grand-père contre-attaquait pour défendre son mari chaque fois que ma grand-mère manifestait à pleine voix son mauvais caractère. L'heure de la dispute quotidienne avait sonné : en un clin d'œil, mon grand-père se précipita dans le salon, où ses deux femmes se menaçaient alternativement, munies des machettes qu'Osá utilisait pour travailler aux champs et qu'il gardait jalousement dans un placard juste à côté de mon matelas. Il s'interposa vivement entre les deux rivales, qui cessèrent immédiatement les hostilités. Cette fois-ci, les blessures qu'elles s'étaient mutuellement infligées étaient superficielles. Avec ce raffut, tous les enfants du foyer s'étaient réveillés et pleuraient à chaudes larmes.

Mais si les machettes se turent, les bouches n'en firent pas autant. Ma grand-mère traita son mari d'homme faible, lui rappelant qu'il était comme ça depuis sa jeunesse. Il avait du reste toujours été incapable de contrôler les jupons de ma mère.

– Par ta faute, ta fille est tombée enceinte d'une bâtarde ! insistait-elle, tandis que mon grand-père serrait avec force les mains de sa seconde femme, hors d'elle.

– Ce n'est pas seulement ma faute, j'ai fait ce que j'ai pu, se défendait mon grand-père, recouvert de la taille aux pieds d'un drap qui laissait voir le duvet blanchissant de sa poitrine.

Désormais privée de sa machette, ma grand-mère fit irruption dans la chambre de sa rivale, s'empara du transistor que ses filles lui avaient envoyé du Gabon et le brisa en mille morceaux. J'observais la scène debout près de la porte pour pouvoir disparaître dès que j'en aurais

l'occasion. Il y avait longtemps que ma grand-mère brûlait de casser ce transistor. Elle y parvint enfin cette nuit-là, après avoir répété à grands cris que la seconde femme de mon grand-père ne faisait pas partie de la famille.

Je peinai à trouver le sommeil. J'étais épuisée. La mère que je n'avais jamais connue et le père qui m'avait abandonnée me manquaient. « Où peux-tu bien être, papa ? », me demandai-je, le corps entièrement enveloppé dans la couverture.

Les animaux nocturnes émettaient leurs chants particuliers et le vent soufflait, sans emporter pourtant avec lui le sommeil des habitants du village. Je profitai de cette tranquillité pour sortir de la maison et réfléchir un peu. Je songeai soudain à rendre visite à mon oncle Marcelo mais, au vu de l'heure tardive, j'en écartai aussitôt la possibilité. Je regagnai mon lit quelques minutes plus tard.

Chapitre 3
Le club de l'indécence

Je ne comprenais pas ce que voulait dire être un homme. J'avais longtemps cru qu'il suffisait d'avoir une paire de testicules bien pendue. Aujourd'hui, pourtant, je commençais sérieusement à en douter. L'oncle Marcelo avait beau en avoir, personne au village ne voyait pourtant en lui un homme. Mais alors, pour être vraiment un homme, il fallait se reproduire ? Bien sûr que non, me répondis-je à moi-même. Mon grand-père avait beau avoir rempli cette fonction, aux dires de ma grand-mère, on ne devait pourtant pas le considérer comme un homme puisqu'il se montrait incapable de faire régner l'ordre dans la famille. Être un homme, cela voulait donc dire dominer les autres ? Je n'en savais rien ; je me tournais et me retournais dans mon lit sans parvenir à trouver le sommeil. C'est alors que ma mère m'apparut en songe. Je la suivis en silence, sans parler de mon père.

Le lendemain, ma grand-mère s'en alla aux champs et me chargea d'une mission : j'irais chercher du bois dans la forêt, mais sous aucun prétexte je ne devais me laisser approcher par Dina et ses amies, trois jeunes filles

qui ne se quittaient jamais d'une semelle, laissant dans leur sillage un parfum de mystère. Son panier sur le dos, elle me dit au revoir sèchement. À mesure que je m'éloignais, j'observais sa rivale qui, sur le pas de la porte de sa cuisine, son petit dernier de sept mois dans les bras, la traitait de vieille.

– Tu veux pas savoir pourquoi Osá ne fréquente plus ton lit ? Parce que tu es vieille et ménopausée ! Tu veux jeter un sort à mon mari, c'est ça ?

Insensible à l'affrontement qui opposait les deux femmes, mon grand-père jouait tranquillement aux dames à la Case à Palabres. Quand il eut fini la première partie, il réclama son petit déjeuner. Après l'avoir servi, je partis en quête de bois en direction de la forêt la plus proche. Alors que je traversais le village, je sentis que tout le monde me regardait étrangement : les femmes qui revenaient de la messe, priant pour que leurs polygames de maris leur accordent davantage d'attentions diurnes, mais surtout nocturnes ; les hommes qui rentraient de la chasse et vendaient leur gibier avant de rentrer dans leur foyer ; les fillettes qui partaient travailler aux champs avec leur mère, chargées de paniers ou portant sur leurs épaules leurs cadets et leurs cadettes ainsi que le veut la coutume ; les petits garçons qui jouaient au foot sur le stade du village.

En arrivant sur la route principale, je tombai justement sur Dina et ses amies. Mon Dieu ! Je ne voulais surtout pas qu'elles s'approchent ! Je pressai donc le pas, baissant la tête pour ne pas croiser leur regard. J'avais peur d'être vue avec elles, peur que ma grand-mère ne l'apprenne. Mais ce fut peine perdue.

Dina, la plus aimable du groupe, m'enveloppa d'un regard affectueux et m'annonça la nouvelle qu'apparemment tout le monde connaissait déjà :

– Ton oncle Marcelo et la femme qui vivait avec lui ont fui le village. Hier, des hommes ont mis le feu à leur maison pendant leur sommeil. Il a de la chance d'être encore en vie.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Je m'approchai d'elles, elles aussi portaient des paniers. Quand est-ce que c'est arrivé ?

– Hier soir, me répondit-elle en me prenant par le bras.

Je frémis au contact du bras de Dina. Je tressaillis même. Nous nous assîmes sur un tronc d'okoumé abandonné au bord de la route.

– Les gens du village lui demandent de sacrifier son membre viril pour le bien de la tribu. Et ta grand-mère et les autres femmes du village ont décidé de chasser Restituta, celle qui partage sa vie, à cause de…

– À cause de quoi ? Nous étions au beau milieu d'une route toute boueuse.

– À cause de… Tu sais bien… Elle jeta un regard aux autres, puis elle dit à voix basse : parce que c'est une pute. Apparemment, les femmes ont la bénédiction du curé, qui prétend que ton oncle a apporté le péché au village.

– Le curé a donné son accord pour que la… pute et mon oncle soient brûlés vifs ?

– Non. Le prêtre dit que la prostitution est un péché, et qu'à ce titre elle doit être bannie du village. Ce sont les femmes de la confrérie de l'Adoration de la Vierge

Marie qui ont décidé du procédé. À ce qu'on dit, leurs maris fréquentaient souvent la...pute.

Nous restâmes un moment en silence, puis Dina reprit :

– En ce qui concerne ton oncle, le véritable objectif de la tribu était de brûler sa maison, et lui avec. C'est pour ça qu'ils y sont allés avec des torches enflammées. Ils pensaient qu'il serait en train de dormir, mais ce n'était pas le cas : ils l'ont trouvé assis sur la terrasse, en pleine conversation avec son amie.

À ces mots, je n'eus qu'une idée en tête : courir jusqu'à la maison brûlée. Dina me retint et me remit une lettre écrite par Marcelo. Je la lus les mains tremblantes, en pleurs, avec cette force que seule l'enfant d'une fille-mère fang pouvait avoir accumulée au fil de longues années d'humiliation, d'interminables moments de solitude et du manque d'amour paternel, parce que j'étais la fille de tous les hommes et d'aucun en particulier.

La lettre disait :

« Ma chère petite,

Tu sais que je t'aimerai toujours. Tu le sais, n'est-ce pas ? Tout l'amour que j'ai pour toi ne tient pas dans cette lettre que j'écris en larmes et dans la plus grande précipitation. Tes grands-parents, ainsi que l'ensemble de la tribu, m'ont expulsé du village pour plusieurs raisons : j'ai refusé de sacrifier pour le bien commun mon membre viril, et je garde chez moi les cendres de mon père, ce qui, selon eux, est la cause de l'infertilité des terres et d'autres malheurs qui s'abattent sur le village. De plus, la femme qui vit avec moi est une

prostituée qui reçoit la visite de nombreux hommes du village, dont ton grand-père. Tu es jeune et facilement influençable. Mais tu dois savoir que je suis innocent. Tu me crois, n'est-ce pas ? Bien sûr que oui, je suis sûr que tu me crois, ma petite. Je me cacherai dans la forêt Otosia, non loin de la rivière Miong. J'ai une cabane là-bas. Viens vite me rendre visite. Je ne peux vivre sans toi. Tu es comme ma fille. La jeune fille qui te remet cette lettre, Dina, est mon amie. Tu peux venir avec elle quand tu le souhaites. Je peux m'installer définitivement dans la forêt. Je suis en bonne santé, ne t'inquiète pas. J'ai seulement emporté avec moi le tableau de Guernica et le souvenir de ta mère. Je te parlerai d'elle autant que tu voudras et nous pourrons aussi parler de ton père. La maison n'est plus qu'un tas de cendres. N'y vas pas, autrement ils diront que toi aussi tu es maudite.

Je t'aime très fort, ma petite. Ne t'inquiète pas, tout ira bien pour moi.

Ton oncle qui t'aime,

Marcelo »

Je n'en croyais pas mes yeux. De leur côté, les filles qui m'accompagnaient semblaient encore plus inquiètes que moi. Après quelques minutes de silence entrecoupées de sanglots, Dina intervint : de la maison de mon oncle, il ne restait plus que des cendres et de la solitude. Je me sentis quelque peu soulagée de l'amour et des conseils de mon oncle. Si Marcelo était heureux dans la forêt, où il passait de toute façon le plus clair de son temps, tant mieux. Il serait enfin délivré de tout ce

mépris, tout ça parce qu'il ne voulait pas fréquenter de femmes ni se reproduire.

Rapidement, nous nous enfonçâmes dans la forêt après avoir suivi sur un demi-kilomètre un chemin qui n'avait rien d'une route : il s'agissait plutôt d'une piste de terre.

« Ne fréquente pas ces filles-là, elles sont indécentes et intrigantes », je me rappelais les mots de ma grand-mère. Mais ces trois adolescentes prenaient la défense de mon oncle, parce qu'elles estimaient qu'il vivait en homme libre. Leur panier sur le dos, elles disaient qu'il était devenu un exemple à suivre parce qu'il avait osé défier le Conseil des Anciens de la tribu.

« La tribu à laquelle il devait respect et soumission ? », me demandais-je en leur emboîtant le pas. Seule Dina avait atteint la majorité. Elle semblait déterminée et regardait tout le monde discrètement mais sans crainte. La deuxième, une orpheline taiseuse, s'appelait Pilar. Au village, on murmurait que sa mère était décédée des suites de la sorcellerie et que depuis, son père avait juré de rester fidèle à la défunte, même s'il ne menait pas une vie religieuse. À la Case à Palabres, mon grand-père l'apostrophait, lui demandant ce que devenaient les graines, c'est-à-dire la semence, de quelqu'un qui n'avait pas de femme. Le veuf préférait garder le silence.

Pilar avait un amoureux : Placido. Je m'en étais rendu compte parce qu'un jour, à l'école, celui-ci m'avait remis une lettre pour elle. Je l'avais ouverte et avais découvert un dessin en forme de cœur. Quelle

chance elle avait ! À moi personne ne m'avait jamais fait un si joli cadeau.

Toutes les trois parlaient de Marcelo avec beaucoup d'affection, surtout la troisième, qui répondait au nom de Linda – un nom qui signifie « belle ». Et elle l'était, immensément, tout comme l'étaient ses yeux et, tout particulièrement, ses fesses. J'avais toujours été sensible à ses charmes sans comprendre pourquoi puisque, comme l'exige la tradition, mes sentiments devraient nécessairement être destinés à un homme. Un homme que jusqu'alors je n'avais pas encore rencontré et qui, d'après ma grand-mère, devrait avoir de l'argent.

Linda nous décrivit le baiser sur le front que mon oncle lui avait donné un jour comme le plus tendre qu'elle ait jamais reçu, maudissant son père qui ne lui adressait la parole que pour lui donner des ordres.

– Juste là, dit-elle en se touchant le centre du front de la paume de la main.

Nous faisant face et portant toujours, en bonne femme fang, son panier sur le dos, elle souriait.

Nous nous arrêtâmes alors pour nous reposer de cette longue marche. Assises au bord de la piste, nous nous mîmes à échanger des anecdotes de la vie quotidienne. Je n'avais, pour ma part, rien à raconter. De quoi aurais-je bien pu parler ? Des disputes en permanence ? De mon éternelle solitude ? De mon père qui m'avait abandonnée ? Des héros de ma tribu, qui s'étaient surtout appliqués à engrosser les femmes ? Jamais de la vie ! Ma vie manquait de moments palpitants. Mais je trouvai tout de même un sujet de conversation : je détestais les tresses. Je les détestais à un point ! Tout comme je

détestais le rouge à lèvres, le crayon à sourcils, le blush et tout ce qui pouvait servir à nous tartiner le visage.

Il se trouva que je n'étais pas la seule. Dina et Pilar me rejoignirent sur ce point. La seule qui adorait le maquillage, c'était Linda, mais elle ne pouvait rien s'acheter parce que son père était un joueur invétéré qui perdait aux cartes tout l'argent de la famille. Qu'est-ce qu'elle pouvait bien vouloir dire par famille ? Je ne savais pas où se trouvait la mienne. Ou bien si. Peut-être que ma véritable famille vivait dans la forêt, là où s'était réfugié Marcelo. J'avais très envie d'aller lui rendre visite cet après-midi même, après avoir coupé le bois que m'avait demandé ma grand-mère.

Ma grand-mère. Il ne restait plus grand-chose de la femme qu'elle avait été autrefois. Elle avait changé quand son mari était devenu polygame, mais je n'accordais pas beaucoup d'importance à toutes ces histoires. Avant mon départ pour la forêt, elle m'avait promis qu'à mon retour nous parlerions de Marcelo. Je redoutais ce moment.

Nous nous remîmes toutes les quatre en chemin et, une demi-heure plus tard, nous tombâmes sur des arbres secs que nous entreprîmes de couper. Il avait plu la nuit précédente et la forêt était froide, pas suffisamment cependant pour éteindre les torches qui avaient servi à incendier la maison de l'homme-femme et l'avaient obligé à abandonner le village. De nouveau le sujet s'invitait dans la conversation de celles dont, désobéissant à ma grand-mère, j'avais gagné l'amitié.

Pourtant, plutôt que de se mettre au travail, elles coupèrent les feuilles de plusieurs grands arbres,

dégageant au sol un espace où elles les disposèrent comme s'il s'agissait d'une couverture, puis s'y assirent.

Je demeurais pour ma part debout, une machette à la main, les regardant faire sans trop comprendre à quoi cela rimait. Elles riaient à gorge déployée, mais peu à peu leurs éclats de rire firent place au silence. Linda fut la première à se déshabiller et se mit à embrasser Pilar. Sur la bouche ! Cette vision me procura une sensation ambiguë, un mélange de honte et d'agitation. Je commençai à trembler et la machette me tomba des mains, mais personne ne parut y faire attention. Elles s'embrassaient toutes, faisant peu de cas de ma présence, tandis qu'en moi s'agitaient trois idées contradictoires : continuer mon labeur, retourner au village, ou attendre qu'elles aient fini. Dina se trouvait entre Pilar et Linda. Elle me tendit la main :

– Allez, viens avec nous.

– Non, lui répondis-je. Je ne peux pas.

– Ne t'inquiète pas. Ça peut paraître étrange au début, mais c'est beau. Tu n'as pas à obéir à ta grand-mère, d'ailleurs elle n'est pas là pour te surveiller. Allez, viens, ça va te plaire. Tu es dans la forêt : la forêt fang est un environnement libre. Tu es libre à présent.

Je refusai à nouveau et Dina se leva. Elle se mit à m'embrasser tandis que les autres me dévêtaient doucement. Je ne pus résister plus longtemps. J'aimais ce que j'étais en train de vivre, et pour la première fois de ma vie je me sentis sexuellement libre.

Nous fîmes l'amour durant un quart d'heure. Je pus enfin caresser les fesses de Pilar, ses fesses qui, à l'école, m'émoustillaient tant à chaque fois que je les effleurais

dans le rang que nous formions pour chanter l'hymne national sur ordre de l'instituteur.

Ce sentiment m'avait toujours causé une honte extrême. « Je suis malade », me répétais-je souvent à moi-même, malade de péché, honteuse de mes yeux incapables de se détacher des attributs féminins. Je sentais parfois que l'air me manquait, quand m'envahissait le sentiment de la culpabilité de ne pas être comme les autres femmes de mon entourage, qui passaient leur temps à raconter des anecdotes sur leur vie sexuelle. À qui aurais-je bien pu me confier ? J'étais incapable de répondre à cette question, j'avais même peur d'y penser.

Alors qu'elle se rhabillait, Pilar me confia que mon oncle les avait surprises une fois en train de faire l'amour dans la forêt. Elles l'avaient supplié de ne rien dire à personne. Plus tard ce furent elles qui le découvrirent avec un homme dans une des cabanes dont il disposait dans la forêt, située près d'une rivière très fréquentée par les pêcheuses du village. Ils étaient depuis lors devenus très complices, puisqu'ils faisaient partie du même club :

– Quel club ?

– Le club de l'indécence, répondit Linda dans un sourire. Elle était toujours enjouée, et riait en permanence. Te voilà la quatrième femme indécente du village. Avant toi, nous n'étions que trois.

Lorsque j'arrivai chez moi, ma grand-mère était là à m'attendre, elle avait visiblement très envie de parler. Il était trois heures de l'après-midi.

Nous nous tenions toutes deux sur le pas de la porte de la cuisine, nos paniers sur le dos. Son mari était encore

fourré à la Case à Palabres, jouant aux dames avec ses frères de la tribu. Je déposai tout le bois que j'avais rapporté derrière le fourneau, pour l'avoir à portée de main quand nous préparerions le repas. Après deux éternuements, ma grand-mère me demanda de m'asseoir, elle devait me parler de toute urgence et n'avait même pas pris la peine d'ôter les vêtements nauséabonds avec lesquels elle avait travaillé toute la matinée aux champs. Moi non plus je ne m'étais pas changée. J'étais encore perturbée par ce que je venais de vivre dans la forêt ; je craignais que ma grand-mère ne le découvre et ne se mette à me poser ses sempiternelles questions : « Ma fille, tu te sens bien ? », « Tu penses encore à ton vaurien de père ? », « As-tu enfin rencontré un homme ? Où travaille-t-il ? A-t-il de l'argent ? », « Sais-tu qu'au village, les filles de ton âge nourrissent déjà leur famille en ramenant leurs riches amants à la maison ? Qu'est-ce que tu attends ? », « Tu sais que les femmes vieillissent beaucoup plus vite que les hommes ? ».

Mon esprit s'agitait, cherchant à deviner de quoi elle voulait me parler. L'espace d'un instant, je pensai, à tort, qu'elle ferait allusion à la tentative de meurtre à l'égard de Marcelo ou à mon excursion avec les trois intrigantes. Après avoir déposé un peu de tabac juste à la racine de sa lèvre inférieure, elle m'annonça que je partirais bientôt pour un village nommé Ebian, où sa fille vivait maritalement. Ma mission consisterait à lui soutirer cinquante mille francs.

La belle affaire ! Je repensai à notre visite chez la guérisseuse. Cet argent était destiné à ce que mon grand-

père regagne le lit conjugal. À mesure qu'elle avalait le tabac, elle me demanda avec qui je m'étais rendue en forêt.

– Seule, dis-je sans ciller.

– C'est très bien, ma petite. Heureusement que tu ne fréquentes pas ces indécentes. Je les hais à un point ! Surtout Dina. Tu te rends compte qu'à son âge, elle n'a pas d'amoureux ?

– Elle n'a pas d'amoureux ? je feignis de m'offusquer de la malchance de Dina tout en épluchant des bananes mûres à l'aide d'un couteau bien aiguisé. Et c'est grave, grand-mère ? C'est grave de ne pas avoir d'amoureuse ?

– J'ai compris de travers, ou tu as dit amoureuse ?

– Pardon, tu ne comprends jamais rien de travers, grand-mère, c'est moi qui me suis trompée. Amoureux, je voulais dire.

– Je préfère ça, soupira-t-elle. Je préfère ça, que tu te sois trompée. Sinon, j'aurais de quoi me faire du souci ! Bien sûr que oui, petite, c'est très grave. Qu'est-ce qu'une femme sans un homme ? Dina est au seuil de la vieillesse : dix-huit ans, et pas de fiancé ! Sa famille n'a pas encore pu tirer profit de son corps. Heureusement que tu n'es pas comme elle. Heureusement !

C'était donc ça dont elle voulait me parler ? Ma grand-mère parlait sans discontinuer, jusqu'au moment où elle m'intima l'ordre de partir pour Ebian, seule.

Seule ? Quelque chose tressaillit en moi. Seule.

Chapitre 4
Sur la route d'Ebian

Le lendemain, je dus partir à l'aube, mais la nuit précédente avait été agitée. On avait célébré la fête de mon grand-père, qui était catholique mais qui, comme bon nombre de ses compatriotes, avait pris l'habitude de s'en vanter sans pour autant respecter les règles de sa religion. À cette occasion, il avait invité tous les hommes de la tribu et avait sacrifié l'une de ses brebis.

Peu à peu, les visiteurs s'étaient scindés en deux groupes : les hommes se rendaient à la Case à Palabres dans l'attente de nourriture et les femmes se répartissaient dans les cuisines selon la place qu'elles occupaient dans la hiérarchie polygame. Les premières femmes s'étaient regroupées dans la cuisine de ma grand-mère, alors que les deuxièmes, troisièmes et quatrièmes avaient gagné le logement de sa seconde femme. Chaque groupe mettait beaucoup d'ardeur à détester l'autre.

Mon grand-père partagea la brebis sacrifiée en deux parts égales en présence de ses deux femmes, pour éviter les disputes. Il craignait qu'elles ne transforment ce qui

était pour lui un jour férié en une journée de querelles jalouses, mais sa crainte était infondée. Tout ce que faisaient les deux femmes, elles le faisaient en rivales. Ce jour-là, c'était à qui préparerait le meilleur plat et gagnerait ce faisant la confiance de leur va-nu-pieds de mari.

On me chargea pour ma part de la plus ingrate des tâches : la cuisine. Cela perturbait mes plans pour l'après-midi, car j'avais prévu d'aller dire au revoir à Dina. Bien que nous ayons fait l'amour toutes ensemble, c'est elle qui m'avait le plus plu.

Tout en écoutant les conversations des amies de ma grand-mère et en faisant cuire la viande, j'élaborais un plan pour m'éclipser quelques instants. C'est alors que j'entendis la voix du discret Placido, le garçon qui était amoureux de Pilar. Il introduisit un papier à travers un trou du mur qui séparait nos cuisines respectives et je compris qu'il avait besoin de quelque chose. Je m'assis sur le lit tout près du mur afin de pouvoir lui parler. Il fut direct :

— On m'a dit que tu étais allée dans la forêt avec Pilar et ses amies.

— Non, mentis-je, effarouchée.

— Ne fais pas semblant, pas avec moi. Je ne dirai rien à personne. Je veux juste savoir comment va mon amoureuse. Je me sens très seul, j'ai besoin d'elle. Dernièrement, je la trouve très distante. Tu sais quelque chose ?

— Rien du tout ! Je ne suis au courant de rien, moi.

— Tu es bizarre. Qu'est-ce qui t'arrive ?

– Bon, c'est vrai, je l'ai vue et elle va bien. Mais ma grand-mère ne doit rien savoir. Tu veux que je lui transmette un message de ta part ?

– Oui. Dis-lui que ce soir, je passerai chez elle pour…

– Pour quoi faire ?

– Ça te regarde pas ! Ne pose pas de questions indiscrètes. C'est ma vie privée. Tu es vraiment bizarre aujourd'hui.

– D'accord. Moi aussi j'ai un service à te demander. Dis à Dina que je veux la voir. Ma grand-mère m'envoie seule dans un village très loin d'ici, à Ebian !

– Et ?

– Toi non plus, ne pose pas de questions. Les sœurs de Dina sont du même village et font des études dans la ville d'Akonibe. Tous les week-ends, elles vont se ravitailler à Ebian. Dis à Dina que je l'attendrai à minuit devant la maison.

– D'accord, je lui dirai.

Les amies de ma grand-mère se mirent subitement à me crier dessus : j'avais apparemment fait quelque chose de travers. J'avais oublié sur le feu une poêle pleine d'huile et elle était désormais en flammes. Alors que nous nous échinions à éteindre le feu, Placido fondit en larmes : sa tante avait surpris notre conversation et avait décidé, en guise de punition, de lui donner une raclée et de le priver de dîner. J'irais lui donner à manger en cachette un peu plus tard. Le reste de la soirée se déroula sans incident. Les invités quittèrent la fête sur le coup de dix heures, s'orientant grâce au clair de lune pour rentrer chez eux. Je découvris alors le côté détestable de ce genre

d'événement : le moment où il faut tout ranger. Ma grand-mère et moi, aidées de la seconde femme de mon grand-père, travaillâmes jusqu'à minuit tandis que le héros de la soirée ronflait dans son lit après avoir ingéré plusieurs litres de *malamba*. Puis nous nous couchâmes, épuisées.

Toute la famille dormant enfin, je sortis accueillir Dina. Elle m'attendait déjà depuis quelques minutes. Je ne savais pas comment la saluer. J'étais si nerveuse que j'avais la gorge sèche. Il me fallait boire de l'eau de toute urgence mais cela ferait du bruit, et ma grand-mère, qui avait le sommeil léger, se douterait de quelque chose. Dina ne me salua pas non plus. Baignées par la lune, nous restâmes là, debout l'une en face de l'autre, sans mot dire. Après quelques instants, bégayant presque, Dina dit « Salut ». Je lui répondis, le regard rivé au sol. Elle m'embrassa sur la bouche, enfreignant ainsi l'une des règles du quatuor. Ça me plut. Je souris.

Toutes les quatre, qui avions formé le quatuor, avions convenu de ne jamais faire l'amour si l'une d'entre nous manquait à l'appel. Malgré tout, je lui rendis son baiser, nous nous enlaçâmes et gagnâmes sans bruit la Case à Palabres. Là, nous fîmes l'amour sur les banquettes du Conseil des Anciens de la tribu, accompagnées par le seul bruit des brebis qui se disputaient vainement pour trouver un coin où passer la nuit non loin des habitations les plus proches. Nous, lesbiennes, nous étions les brebis de la société, pensai-je.

Dina ne comprenait pas ce que je pouvais bien aller faire à Ebian et refusa d'endosser seule la responsabilité d'avoir enfreint les règles de notre quatuor amoureux.

– Toi aussi tu les as enfreintes, me fit-elle remarquer. Elle se redressa et inclina la tête sur ses genoux.

– C'est vrai, reconnus-je. Mais moi, je n'aime que toi. Les autres ne me plaisent pas.

– Pourtant, tu as bien fait l'amour avec elles ce matin.

– Oui, mais je n'en ai plus envie. Je veux juste être avec toi.

– Je ne sais pas. Ça risque d'être compliqué… Linda et Pilar n'accepteront jamais. Elles sont toutes les deux amoureuses de moi.

– Et toi… De qui… De qui es-tu amoureuse ?

– Je n'en savais rien jusqu'à aujourd'hui. Mais je le sais à présent : c'est toi que j'aime.

Nous restâmes un moment en silence, laissant parler nos corps, puis je revins sur l'histoire de mon père. Dina me conseilla de ne pas abandonner mes recherches et de demander des informations à ma tante, celle qui vivait au village et à qui ma grand-mère m'obligeait à rendre visite. Je promis de le faire. Avant de partir, elle me remit une lettre pour ses sœurs et me donna leur adresse à Akonibe.

– J'irai rendre visite à Marcelo demain et je lui dirai qu'on t'a obligée à faire ce voyage, me dit-elle comme elle s'éloignait.

– Je t'en serai reconnaissante. Dis-lui que je l'aime.

– Et moi, tu m'aimes ? demanda-t-elle dans un sourire.

– Toi aussi je t'aime. Tu le sais bien, non ?

– Oui, je le sais. Je t'aime aussi.

Sur le coup de quatre heures du matin, ma grand-mère me demanda de la suivre dans sa chambre. Le côté du lit où dormait autrefois son mari était jonché de pantalons et de nombreuses photographies de leur jeunesse. Après avoir recouvert d'un drap les effets personnels de son mari, elle m'ordonna de m'asseoir, de prendre un stylo et d'écrire une lettre à sa fille.

À la lumière d'une lampe à pétrole, je me mis à écrire. La tâche était ardue : il me fallait traduire du fang à l'espagnol tout en explicitant ses sentiments. Voici ce que disait la lettre :

« Ma fille,

Ton mariage est la plus grande erreur que tu aies jamais commise. Ton mari, si vieux, et toi, si jeune et…belle. S'il n'y avait que moi, tu ne te serais pas mariée avec lui. Mais bon… C'est toi qui vois. Ton père ne m'aime plus. Il a quitté le lit conjugal que nous partagions depuis mes quatorze ans et il ne fréquente plus à présent que celui de sa jeune maîtresse. Pour moi, elle n'est pas plus que cela, une maîtresse. Je dis ça parce que cette jeunesse ne le connaît pas, moi seule le connais, moi qui ai passé avec lui les meilleures et les pires années de sa vie, y compris du temps où il mettait encore des chaussures. Cette femme ne sait pas s'occuper de lui, elle ne le sert pas comme Dieu le veut. Le destin m'a punie. J'ai désormais perdu mon identité véritable, je n'existe pas sans mon homme, qui aujourd'hui appartient à une autre. Ton père dit que je suis vieille à présent, parce que je suis ménopausée ! Je t'écris parce que j'ai besoin d'argent, cinquante mille francs, pour aller voir une

guérisseuse. Je suis malade. Si tu n'envoies pas cet argent et que je meurs d'ici quelque temps, ne viens pas à mon enterrement, parce que je te maudirai depuis l'au-delà. Je t'envoie Okomo, une enfant sérieuse bien qu'idiote, qui cherche partout son vaurien de père ! Elle n'est pas reconnaissante envers la tribu, malgré tout ce qu'on a fait pour elle. Mais tu es déjà au courant de tout ça… À bientôt.

Ta mère qui t'aime fort

PS : Abandonne ton vieillard de mari ! Tu peux encore en trouver un qui soit beau, riche et jeune ! »

Après que j'eus rédigé la lettre, ma grand-mère me somma de prendre place sur un vieux fauteuil jauni. Elle le plaça en face de l'énorme miroir qui chaque jour la renseignait sur l'état de ses rides. Ensuite, elle prit un récipient rond dans lequel elle rangeait ses cosmétiques et entreprit de me maquiller. Mais je n'étais pas au bout de mes surprises. À mesure que, croyait-elle, elle embellissait mon visage, elle me rappelait les obligations de toute femme fang, répétant à quel point ma mère avait été belle.

– Mais elle a eu le malheur de fréquenter ton vaurien de père. Quelle horreur ! L'homme qui t'a engendrée est si pauvre… Bah ! Il n'a même pas assez d'argent pour manger.

– Où est-il, grand-mère ?

– Qu'est-ce que ça peut te faire ? Ce n'est qu'un vaurien !

– J'aimerais vérifier ça par moi-même.

— Les adultes ont toujours raison. Ton père est un vaurien, un point, c'est tout.

— Mais oui, grand-mère, mais oui, les adultes ont toujours raison, lui répondis-je, tâchant de dissimuler ma colère mêlée de découragement.

— Tu sais combien m'ont coûté ces sous-vêtements ? souffla-t-elle.

— Non. Combien, grand-mère ?

— Trois mille francs. Je les ai achetés au marché d'Akonibe. J'attendais, ma petite, j'attendais ce moment avec un grand enthousiasme. J'attendais avec impatience que tu aies tes lunes et que tu deviennes une femme. Tu ne sais pas combien j'envie Nchama, notre voisine. Elle a une fille de dix-sept ans qui répond déjà aux attentes.

— Quelles attentes, grand-mère ? demandai-je, alors que je subissais le passage de la lame de rasoir sur mes sourcils. Ma grand-mère avait coutume de dire qu'avec des sourcils plus fins, je rencontrerais facilement quelqu'un qui m'entretiendrait.

— Les attentes auxquelles toute femme fang se doit de répondre.

Je soupirai. Après m'avoir rasé quatre-vingt-dix pour cent des sourcils, le moment vint du rouge à lèvres, et ma grand-mère entreprit de me raser, cette fois, le duvet autour des lèvres. Ça faisait un mal ! Elle choisit ensuite la robe la plus élégante, une pièce que ma tante avait rapportée de la terre des *Mitangan* spécialement pour moi, l'enfant bâtarde. Cette robe était défraîchie et je supposai qu'elle avait dû appartenir à ses filles, ces mal élevées qui ne voulaient ni travailler ni étudier et qui avaient fini par sombrer dans le monde de la drogue.

C'est pourquoi, disait-on, ma tante avait voulu m'emmener avec elle : pour que je puisse rapporter de l'argent à la famille.

Mais au moment de prendre la route, je ne suivis pas le chemin indiqué par ma grand-mère, qui m'avait conseillé d'aller en voiture jusqu'à Ayene, un village situé à vingt kilomètres du nôtre, puis de couper seule à pied par la forêt pendant huit heures environ, pour arriver enfin à destination. Je préférai suivre les conseils de Dina et me rendre directement à Akonibe. Le maquillage qui m'insupportait alla échouer dans la rivière la plus proche du village, où je pris quelques minutes pour me laver le visage malgré la froidure des premières heures du jour.

Alors que je m'essuyais le visage à l'aide d'une serviette, j'aperçus Dina enveloppée d'un manteau qu'elle ôta et me tendit dans un rire.

– Que fais-tu là, et qu'est-ce qui te fait rire ?

Elle se moquait de moi et souligna le ridicule de ma tenue.

– Tu peux à peine marcher déguisée en… Qu'est-ce que ta grand-mère avait en tête ? Ah ! Ça ne m'étonne pas d'elle ! Elle s'est imaginée qu'en chemin, un homme te remarquerait, chercherait à te séduire et que sa petite fille adorée entretiendrait enfin la famille.

– Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle.

J'eus beau faire tous les efforts du monde pour expliquer à Dina combien je me sentais mal, rien ne semblait l'atteindre. Elle n'en finissait pas de se moquer de moi. Elle-même avait dû en passer par là jusqu'à ce que sa mère finisse par se résigner, voyant que sa fille

refusait définitivement les cosmétiques. Après m'avoir embrassée et remis un pantalon et une chemise plus adaptés à un voyage qui allait durer plus de dix heures, elle me raconta son histoire et nous nous mîmes en chemin.

Une heure plus tard, nous arrivâmes à Akonibe, une ville dont l'unique bâtiment élégant était l'église. Nous croisâmes des étudiants qui rentraient passer le week-end dans leur village ; parmi eux se trouvaient trois filles et deux garçons originaires d'Ebian. Après avoir dit au revoir à Dina, auprès de qui je convins de revenir trois jours plus tard, je me joignis à eux.

Je ressentis très vite le manque de Dina, dès le moment où je quittai avec les autres la maison de bois et de palmes où vivait sa famille. Elle m'avait présentée comme une amie, bien qu'elle m'eût regardé tout autrement. Je lui avais rendu son regard en m'éloignant avec le groupe. Très vite, nous prîmes la direction de la forêt.

— On passe par la forêt ? demandai-je à mes camarades.

— Bien sûr, me répondirent-ils.

Le sentier, qui partait du quartier Mba Sima, ressemblait à celui que nous empruntions ma grand-mère et moi pour nous rendre aux champs. Dina m'avait recommandé de me protéger des mauvaises herbes et de ne jamais m'éloigner du groupe. Chemin faisant, nous ne cessions de discuter entre nous, et quand ce n'était pas le cas, nous contemplions les oiseaux et les animaux sauvages. Chaque membre du groupe avait apporté de la nourriture ; la mienne, les restes de la viande de brebis

qu'avait sacrifiée mon grand-père le jour de sa fête, fut la plus appréciée.

Nous gagnâmes Micoomibee – ce qui signifie « deux montagnes » –, un village composé d'à peine une vingtaine de logements en palmes et bois de kalabo. Seules quelques cases étaient en bois et en tôle. Ce n'était pas le seul village isolé en plein cœur de la forêt. Ceux que nous traversâmes ensuite l'étaient tout autant : Engongom, Asok Abia, Alum et enfin Ebian, où nous arrivâmes à sept heures.

Sur la route, une fois nos provisions épuisées, nous nous nourrîmes de menus larcins. Nous chipions de la canne à sucre, quelques tubercules crus, bref, tout ce qui était comestible. Parfois, nous croisions une femme, portant sur le dos un panier débordant d'aliments. Il nous suffisait de la saluer pour qu'elle nous offre quelque chose.

Ebian était en pleines festivités de Pâques et un curé *ntangan* était arrivé pour répandre la parole du Dieu occidental. J'avisai rapidement la maison de ma tante, située au centre du village. Deux jeunes hommes serviables se proposèrent de m'accompagner. Je me sentais tellement fatiguée, et en même temps tellement légère ! Légère, parce que, avec l'aide de Dina, j'avais défait les tresses dont m'avait affublée ma grand-mère, chose qui choqua profondément la sœur de ma mère. À peine entrai-je dans la cuisine enfumée dans laquelle ses jumeaux marchaient à quatre pattes qu'elle me sauta dans les bras. Elle m'embrassa pendant de longues minutes et déclara, ravie :

— Tu es enfin devenue une femme. Comme le temps passe ! Mais, qu'as-tu fait à tes cheveux ?

Elle se mit soudain à pleurer, elle était inconsolable. Je songeai qu'elle devait revenir des champs : elle était sale et mal fagotée. Aucune de mes tantes ne s'autorisait jamais à sortir sans maquillage, sans être apprêtée et sans chercher à séduire.

Mes cheveux furent, malheureusement, le premier sujet de conversation. Marta, ma tante, prit mon sac à dos bleu et le rangea. Elle marchait pieds nus dans une cuisine presque aussi large qu'elle : elle avait pris dix kilos durant la grossesse et l'allaitement. Elle faisait à peine attention à ses jumeaux, experts dans l'art de mettre tout ce qu'ils touchaient sens dessus dessous.

— Pourquoi tu t'es coupé les cheveux ?

— Ils m'encombraient, ma tante.

Elle se mit en colère.

— Une femme n'est jamais encombrée par ses cheveux ! Comment vas-tu trouver un homme dans ces conditions ? Dieu soit loué !

Elle n'en finissait pas de sécher des larmes dont je tentais de deviner les raisons. Elle finit par m'avouer qu'elle pleurait de douleur, parce que je ne faisais pas le nécessaire pour que ma famille puisse manger et vivre grâce aux hommes riches qui me remarqueraient. Elle était loin de s'imaginer que mon cœur était déjà pris par Dina, à qui je pensais en permanence. Il était clair que ma tante ne comprendrait pas mon orientation sexuelle et, dès mon arrivée, elle n'avait cessé d'élaborer des plans :

– Je pensais que quelque célibataire du village chercherait à t'entreprendre pendant ton séjour. Mais…tu n'as presque pas de cheveux !

Tout en allaitant ses deux enfants à la fois, chacun posé sur l'une de ses cuisses robustes, elle pleurait à chaudes larmes la perte de mes cheveux. Je faisais mine de l'écouter, mais j'étais en réalité plus occupée à déguster la soupe de maïs qu'elle m'avait servie à mon arrivée. Elle voulut savoir comment se portait la famille que j'avais laissée derrière moi et elle ouvrit mon sac à dos, mais ne trouva pas les cosmétiques qu'elle y cherchait désespérément.

– Toute la famille va bien, comme toujours.

Je ne sais pas comment elle s'aperçut que je mentais.

– Tu es bien sûre de ça ? Et ma mère ?

– Ta mère et ton père sont…égaux à eux-mêmes.

La question indiscrète finit par tomber : vivaient-ils toujours ensemble ? Silence, soupirs. Je voulus à ce moment-là n'avoir pas fait le voyage. Mais je ne pouvais pas décevoir ma grand-mère, qui avait justifié cette expédition auprès de son mari en alléguant que, puisque nos terres étaient devenues stériles à cause de l'homme-femme, je devais aller chercher à Ebian un sac d'arachides.

Ma tante insista et revint à la charge plusieurs fois pour connaître les détails de la relation entre sa mère et son mari, jusqu'à ce que je finisse par passer aux aveux :

– Ils ne dorment plus ensemble.

À ces mots, son tempérament vigoureux, hérité de ma grand-mère, s'enflamma littéralement.

Ma tante Marta, qui portait les sourcils épilés comme ma grand-mère, se mit à maudire son père, déblatérant tout particulièrement contre sa propension à la saleté : il était toujours pieds-nus.

Comme moi, elle ne parvenait pas à comprendre ce que sa mère avait bien pu trouver à un homme comme lui. Quand elle fut lasse de se plaindre, elle lut la lettre que je lui avais apportée et fut peinée de son contenu : sa mère n'avait pas changé d'avis au sujet de son mari, elle le trouvait toujours trop vieux et trop pauvre pour elle.

– C'est pas croyable ! Après tout ce temps, ma mère déteste toujours mon cher Luis !

Elle m'interrogea du regard. Je résolus de me taire. Ma tante insistait, inquiète, parce que, par-dessus le marché, sa mère lui réclamait une somme d'argent exorbitante.

– Pourquoi maman a-t-elle besoin d'autant d'argent ?

La colère de ma tante fut telle qu'elle abandonna au sol ses enfants geignant et rampant ; elle se mit à faire les cent pas, attendant que je passe aux aveux. Je n'en fis rien. C'est alors que tomba le verdict. Elle m'annonça que je devrais travailler pour gagner de l'argent le temps que durerait mon séjour chez elle. D'abord, pour pouvoir m'acheter les cosmétiques qui feraient enfin de moi une femme normale ; ensuite, en vue de l'aider à rassembler la somme que lui réclamait sa mère. La nécessité de rendre mon grand-père au lit conjugal était finalement devenue une affaire de famille qui impliquait que, même moi, je doive fournir des efforts surhumains.

– Et si les adultes disent que les femmes doivent porter des tresses, tu dois l'accepter, ajouta-t-elle en refermant mon sac. Effrontée ! Tu es bien comme ton vaurien de père !

– Tu sais où je peux le trouver ?

Pour quoi faire ? Pourquoi voudrais-tu rencontrer ce vaurien ?

– J'aimerais vérifier par moi-même…

– Tu ne fais pas confiance à la version des adultes ?

– Mais si, bien sûr que si…

Les adultes. Encore et toujours les adultes. Quand allais-je devenir enfin moi-même une adulte ? C'était sans compter que, dans la tradition fang, personne ne devient jamais adulte parce qu'à tout moment, vous êtes susceptible de recevoir des gifles ou des raclées de la part de personnes beaucoup plus âgées que vous. J'avais nourri le secret espoir que ma tante me révélerait où se trouvait mon père. À ce moment précis, entre la soupe de maïs et la douche que je pris pour me débarrasser de la sueur accumulée, je perdis définitivement tout espoir.

Ayant pris connaissance de la lettre et découvert que sa mère lui réclamait beaucoup d'argent, Marta était hors d'elle. Elle se plaignait du fait que c'était toujours à elle, et non à ses sœurs ou à son frère, de pourvoir à ses dépenses : les premières vivaient quelque part au fin fond du Gabon ; quant au second, il vivotait tant bien que mal dans la forêt où travaillaient les forestiers, fumant du *banga* à longueur de journée.

– D'abord, il a fallu que je finance son traitement contre la syphilis, me révéla-t-elle le menton appuyé sur

la paume de la main droite. Tu te rends compte, je dois même payer pour ses maladies vénériennes !

– Grand-mère a eu la syphilis ?

– Bien sûr, tu n'es pas au courant ? C'est pour ça qu'elle est devenue stérile. Elle a arrêté très tôt de se reproduire.

– Mais comment et où l'a-t-elle attrapée ? Je ne comprends pas !

– À ton avis ? Ma mère n'a pas tort lorsqu'elle dit que tu es bête. C'est mon père qui lui a refilée. Le *Va-nu-pieds* est allé voir la prostituée du village et a attrapé la maladie. C'est vrai, j'étais là. Cette femme cherchait désespérément à réunir une dot pour divorcer : elle est tombée malade et a contaminé tous ses clients. Mon père a reçu un traitement à l'hôpital, il a fait vite, c'est pour ça qu'il n'a pas eu de séquelles, mais il n'a pas averti maman. Elle, crédule, au lieu d'aller à l'hôpital, a confié sa santé à la guérisseuse du village. Après lui avoir soutiré tout son argent, la sorcière l'a envoyée à l'hôpital. La maladie était déjà tellement avancée qu'elle l'a laissée stérile et ménopausée. La solution qu'a trouvée mon père, c'est d'épouser une autre femme, puisqu'il lui fallait faire des garçons.

Le mari de ma tante entra alors dans la cuisine et s'assit à côté de moi après m'avoir saluée. Nous échangeâmes un long moment, jusqu'à son départ pour la Case à Palabres. Lorsqu'il fut parti, la sœur de ma mère me demanda comment je le trouvais. Je lui dis qu'il me semblait beau et jeune. Je mentais. Il ne réunissait aucune de ces qualités, mais je réussis au moins à faire sourire cette femme, malgré une soirée passée à ressasser

des souvenirs douloureux et à digérer péniblement le message que je lui avais apporté, qui la sommait de réunir cinquante mille francs. Mais elle recommença aussitôt de se plaindre.

– Où est-ce que je vais bien pouvoir trouver tout cet argent dans un village que seuls visitent les curés blancs ? Même les autorités ne savent rien de notre existence, ma petite nièce. Seuls les missionnaires viennent à pied depuis Akurenam pour répandre la parole de Dieu. Et ce sont tous des *Mitangan*, ma petite.

Ma tante me demanda des nouvelles de l'homme-femme. Elle avait eu vent de son exil forcé.

– C'est bien fait pour lui, il est trop égoïste. Il refuse de féconder ma belle-sœur, trancha-t-elle, en colère. Ton oncle n'a jamais été un enfant normal. Tout petit déjà, il aimait faire des choses de femmes, cuisiner, faire le ménage, sourire et parler en excès. Tu sais que le logement de sa mère ressemblait à l'autel d'une église tellement c'était propre ?

– Ah oui, ma tante ? je fis l'innocente.

– Toutes mes amies d'enfance, la plupart des jolies filles de mon époque, ont essayé de le séduire, en vain. Il est malade. Quel homme au monde peut ne pas aimer les femmes ?

– Mon oncle, par exemple.

– Ton oncle n'est pas un homme !

Je me tus.

– On dit que vous vous entendez bien. Je t'interdis de le revoir.

– J'ai pourtant l'impression que c'est quelqu'un de bien.

– Ton opinion ne compte pas, seuls les adultes ont raison. C'est comme ça.

– Alors tu vas obéir à ma grand-mère lorsqu'elle te dit de quitter ton mari ?

– Ce n'est pas pareil, s'emporta-t-elle.

– Ah bon ? Pourquoi ?

– Ça ne m'étonne pas que vous soyez proches tous les deux. Ta mère et lui étaient inséparables quand ils étaient petits. La femme qui t'a mise au monde a fréquenté toute sa vie des gens anormaux. Ton père, par exemple, ne m'a jamais paru très viril. Mais je ne veux plus parler de tout ça. Marcelo doit mettre ma belle-sœur enceinte, un point, c'est tout.

Je l'observai, hébétée.

– Marcelo n'est pas quelqu'un d'équilibré. Il était déjà comme ça petit, puis il est parti chez les *Mitangan*. Il en est revenu complètement perverti. Il a même rapporté son père complètement carbonisé. Tu savais qu'il avait brûlé vif son pauvre père ? Paix à son âme.

Je décidai de ne rien répondre.

Chapitre 5
Jour de fête

Trois jours plus tard, tout était prêt : j'allais commencer à travailler. Au début des années 2000, la population équato-guinéenne installée le long de la frontière gabonaise vivait tant bien que mal du commerce, en particulier dans la région d'Akurenam. Les récoltes provenant des grandes plantations de canne à sucre, de manioc, de maïs, de malanga, en somme de tout ce qui était comestible, étaient vendues au pays francophone voisin. Il fallait gagner de l'argent, et Dieu sait si j'en ai gagné, à la sueur de mon front !

À Ebian, à l'image de tant d'autres garçons et filles de mon âge, je chaussai un panier rempli de bouteilles de *malamba*. L'affaire était si juteuse que les hommes fang avaient mis de côté leur mépris ancestral envers une activité jadis réservée aux femmes et déambulaient eux aussi panier au dos.

La sœur de ma mère avait préparé pour moi vingt litres de *malamba* et m'avait assuré que cette vente me rapporterait trois mille francs. À l'époque, cela équivalait

à un million de francs CFA. C'était énormément d'argent pour une fille de mon âge.

Je partis travailler en pensant à tout ce que je pourrais faire de cet argent avec Dina, et à la façon dont je pourrais soudoyer un membre de ma famille pour qu'il m'indique où se trouvait mon père. Et puis j'apporterais un cadeau à l'homme-femme. Mais tout cela s'avéra inutile, car la sœur de ma mère avait pour moi d'autres plans qui réduisaient mes projets à néant : je devrais m'acheter des produits de beauté pour devenir une femme normale, puis donner le reste à ma grand-mère.

Le travail était beaucoup plus difficile que prévu. Je pensais que nous arriverions à destination en deux ou trois heures. Quelle déconvenue ! Nous marchâmes tout le jour, traversant de petites et de grandes rivières, des forêts vierges à peine égratignées par l'agriculture traditionnelle, croisant sur notre chemin des animaux qui nous observaient et semblaient se moquer de nous avant de battre en retraite.

J'appréhendais particulièrement les rivières. Pour les traverser, nous devions marcher en équilibre sur de fragiles troncs d'arbres et il fallait être funambule pour ne pas tomber. J'avais si peur que je marchais toujours au milieu du groupe pour pouvoir être secourue en cas de chute.

À six heures et demie du soir, nous arrivâmes à Oveng, un village bien trop grand pour être situé en pleine forêt sans être desservi par aucune route.

À ma grande surprise, de nombreux logements étaient pourvus de groupes électrogènes, et l'on pouvait voir dans la rue de grands bars ou des restaurants chics :

il flottait une ambiance de séduction tape-à-l'œil qui indiquait une forte présence de l'État gabonais. Dans la rue, on entendait *bonjour*, *monsieur*, *bon voyage*[3], tout ça en langue française.

La commune d'Oveng était le symbole de la prospérité gabonaise, une prospérité dont j'étais sur le point de profiter après un long chemin dans l'obscurité sur un sentier connu de mes seuls compagnons de route. Nous avions traversé la forêt comme des animaux, dans le noir le plus total, équipés seulement d'une lampe torche que l'on n'utilisait qu'exceptionnellement, en cas de chute surtout. Certains marchaient même pieds nus, et j'étais la seule qui semblait n'avoir pas écopé de plaies dans le dos.

Peu après, nous arrivâmes à Modun, une ville habitée en majorité par l'ethnie fang gabonaise. Mon grand-père avait toujours fait l'éloge de la solidarité fang, mais hors des frontières de mon pays, on commença de m'appeler *équato*, ce qui signifiait pauvre, misérable, inculte. Je regrettais de m'être toujours sentie équato-guinéenne sans savoir ce que cela impliquait exactement.

La ville de Modun était intégralement éclairée. Je n'avais jamais vu autant de lumière. Le centre-ville, qui n'avait rien de commun avec celui d'Akonibe, exhibait des immeubles en dur et en tôle qui atteignaient parfois cinq étages. Je n'avais jamais vu de toute ma vie un bâtiment de plus d'un étage. Et ce n'était pas tout. Si dans mon village, et dans toute la région d'Akonibe, on parlait

[3] En français dans le texte (NdT).

fang, sur ce territoire, peuplé pourtant de Fang, même les enfants parlaient français.

Je découvris également une autre réalité. Mon grand-père s'était toujours montré fier de la solidarité fang, dont le culte de la *malamba* demeurait le symbole. Mais même s'ils connaissaient notre origine, passants et commerçants nous traitaient comme des gens étranges, qui débarquaient chez eux en quête de ressources.

Lors de notre court séjour dans le pays voisin, mes camarades et moi en profitâmes pour fréquenter de nombreux commerces, car il nous fallait acheter plein de choses : allumettes, bougies, mèches pour les lampes à pétrole, lampes torches, hameçons pour la pêche, aiguilles pour la couture, marmites, seaux pour transporter l'eau de la rivière, cahiers, sandales… Nous manquions de tout. D'absolument tout. J'achetai aussi quelques produits de beauté, ceux que ma tante m'avait sommée d'acquérir en vue de devenir une femme normale. Nous reprîmes la route la route à deux heures de l'après-midi.

Au village, tout le monde dormait déjà. Ma tante se leva pour m'accueillir. C'était la moindre des choses, car je n'avais jamais autant marché de toute ma vie.

Un peu plus tard, la sœur de ma mère piocha dans ses propres économies pour compléter la somme d'argent que j'avais réunie et me dit :

– Tiens, garde deux mille francs. Dépense-les pour ce dont tu as besoin. Et bien sûr, pas un mot à ta grand-mère. Elle aime l'argent, si tu lui en parles, elle te le prendra.

Deux jours plus tard, au moment de me dire adieu, ma tante me chargea d'une mission : je devais ordonner à l'homme-femme de respecter la tradition. C'était un dimanche après-midi, et j'entamai le chemin du retour avec les filles du village qui étudiaient au lycée d'Akonibe. À mon arrivée, je n'avais qu'une envie : faire l'amour avec Dina et aller avec elle rendre visite à mon oncle Marcelo, exilé de force dans la forêt.

Dans ce village reculé et à l'écart du monde, on ne parlait alors que d'une chose : la visite imminente des autorités politiques dans la région. Les hommes munis de leur machette et les femmes de leur bêche, de leur balai et de leur panier, avaient nettoyé tout le village et coupé la mauvaise herbe.

Le lendemain, en apportant le petit déjeuner à la Case à Palabres, je vis mon grand-père et tous les hommes qui l'entouraient en habit du dimanche. Osá portait ce que sa jeune épouse lui avait dégoté de plus neuf. Je devais moi aussi faire comme tout le monde, ma grand-mère me l'avait bien fait comprendre et sa colère à la vue de ma coupe de cheveux lui avait rapidement passé. Elle me fit entrer dans sa chambre, et je m'aperçus qu'elle tenait une lame de rasoir. Elle en voulait encore à mes sourcils ! Debout sur le pas de la porte, elle se mit à me prodiguer des conseils :

– Il est temps que tu deviennes une vraie femme. Tu sais que les autorités drainent toujours dans leur sillage leur cortège d'hommes riches ? Aujourd'hui est un grand jour pour toi. Il est temps que grâce à ton jeune âge tu rencontres enfin un homme qui entretienne la famille. Maintenant que tu as tes lunes !

– Oui, mamie.

– Tu sais, je commence à me faire vieille et quand je mourrai, plus personne ne sera là pour s'occuper de toi. Souviens-toi que ta mère est morte, que ton père est un vaurien et que tu es une bâtarde. C'est pourquoi je veux que tu sois casée à ma mort.

– Casée ?

– Mariée, je veux dire. Ce que tu peux être naïve ! Je t'ai présentée à tous les hommes du village. Tous ont couru les jupons de ta mère. Tu devrais tous les appeler papa. Tous ! Comme ça, petit à petit, tu pourrais leur demander des services.

Ma grand-mère parlait sans discontinuer, tellement contente qu'elle en arrivait presque à sourire. Cela faisait des années que je ne l'avais pas vue aussi enthousiaste, et je l'observais circonspecte depuis ma chaise, alors qu'elle cherchait dans le désordre de sa chambre la tenue la plus appropriée pour moi. Elle dégota finalement une petite jupe, de celles qu'au village on appelait « Madonna », qui laissait voir les jambes et les cuisses. Et si je me penchais en avant, les gens pourraient également admirer mon derrière, et plus encore.

– Prends ça, me dit-elle, si satisfaite et admirative que l'on pouvait voir les restes de tabac à l'intérieur de sa bouche.

Nous rejoignîmes la route du village et gagnâmes l'école, où il était convenu que nous attendrions les autorités régionales. Elles arrivèrent à deux heures. Le chef du groupe était vêtu d'un costume noir et portait les cheveux longs et bien coiffés, à la manière d'un artiste.

Ma grand-mère était visiblement déçue. Elle n'avait jamais vu de sa vie un homme portant des tresses ni une coiffure aussi élaborée, et se remit à râler. De mon côté, je me demandai comment j'allais bien pouvoir m'échapper de là pour retrouver Dina et prendre des nouvelles de l'homme-femme.

Debout à côté de moi se tenait le neveu de la seconde femme de mon grand-père, qui me remit discrètement un petit papier où l'on pouvait lire : « Je t'attends chez moi. Essaie de semer ton pot de colle de grand-mère dès que tu pourras. Je t'aime. Dina ».

Mais je ne pus la rejoindre tout de suite, car la présence gênante de ma grand-mère m'obligea à rester écouter le discours de l'homme de pouvoir :

– Ce village, heu, peuplé de gens enthousiastes et travailleurs, heu, a toujours suscité mon intérêt, oui, mon intérêt. C'est pourquoi, oui, voilà, c'est ça, c'est pourquoi je ne suis pas venu les mains vides. En bon fils du continent africain, j'ai apporté de la nourriture : trois zébus et plusieurs caisses de chinchards, hein, ah…! J'espère que cette journée restera gravée dans les mémoires, hein, ah…! La nourriture est là-bas. Que la fête commence ! Heu, quoi d'autre ? Ah, oui, pour la jeunesse, j'ai apporté de très nombreuses caisses de bière San Miguel. Buvez ! Heu... Buvez tout votre saoul ! Heu... J'ai apporté suffisamment d'alcool. Heu... Je reviendrai à quatre heures, mais pour l'heure, je vous convie tous autant que vous êtes chez le Président du Conseil de la circonscription pour lui remettre son lot de nourriture et de boisson... Heu... Hein…

Telle une vague compacte, la foule s'en fut en courant vers le lieu mentionné. Ma grand-mère marchait devant moi et je la suivais au milieu du tumulte, jusqu'à ce que je parvienne enfin à m'en défaire, alléguant une excuse infaillible.

– Je vais me refaire une beauté, grand-mère. Avec la chaleur et la fatigue, mon maquillage est parti.

– Il n'y a pas de temps à perdre, petite… Tu ne voudrais pas être séduite par un de ces hommes en visite au village ?

– Si, bien sûr que si, dis-je, respirant avec agitation. Mais sans maquillage, je crois que personne ne me remarquera.

Elle me laissa finalement rentrer à la maison, contre la promesse que je lui fis de revenir immédiatement. Je partis alors au pas de course chez Dina, qui habitait à l'autre bout du village. Toutes les portes étaient closes, et elle était assise sur un banc dans la cour, un panier entre les mains. Nous nous embrassâmes derrière les bananeraies. Je demandai des nouvelles des autres filles du quatuor. Puis nous marchâmes quelques minutes, absorbées par le sujet de conversation du jour : la visite des autorités. Quand nous fûmes à environ un kilomètre de distance du village, nous disposâmes sur le sol quelques feuilles de bananier. Je lui offris la moitié des deux mille francs qui me restaient du voyage. Elle refusa l'argent, au motif que j'en avais davantage besoin à cause de l'instabilité de ma famille, puisqu'à tout moment j'étais susceptible de recevoir un coup de machette, l'arme de guerre favorite des deux femmes de mon grand-père. Alors que nous parlions, je me couchai

sur elle et posai ma tête sur ses seins qui m'excitaient tellement. Même si Dina était habillée, c'était comme si je les voyais, ils étaient pour jamais gravés dans ma mémoire.

Quatre heures plus tard, nous arrivâmes chez mon oncle. Il vint à notre rencontre, me prit dans ses bras et me porta jusqu'à sa maison de bois de kalabo et de palmes. Son amie était là, assise sur l'un des trois lits, à côté d'un homme que je ne connaissais pas mais qui me regardait jalousement. Nous remîmes à mon oncle le panier d'aliments que Dina avait préparé pour lui. Mais je voulais connaître l'identité de cet homme étrange qui était avec eux dans la cahute.

– C'est un ami proche.

– Et qu'est-ce que c'est, un ami proche, pour toi ? Dina me décocha un regard, furieuse.

– C'est un homme-femme, dit mon oncle, gêné. Disons que nous partageons la même chose que ce que vous partagez, Dina et toi.

Je compris que Dina avait parlé.

– Et nous, comment nous définit la tradition fang ? Si on appelle homme-femme un homme qui a des relations avec un autre homme, comment appelle-t-on les femmes qui font la même chose entre elles ?

– Ce que vous êtes n'existe pas officiellement, dit mon oncle, catégorique. Dina et toi, vous vous aimez, non ? C'est tout ce qui compte. Cet homme et moi avons une relation depuis dix ans. Nous vivons tous les deux dans la forêt, parce que… Tu m'as compris. Dans son village, situé à cinq kilomètres d'ici, on le rejette aussi. Alors faites bien attention, dit-il en nous pointant du

doigt, parce que si on vous découvre… Vous le regretterez ! Ce sera un vrai bazar dans tout le village.

Mon oncle était à fleur de peau, je le remarquai quand il me prit la main et me demanda de saluer son homme. Je m'exécutai. Il s'appelait Jesusin.

On nous servit des légumes, l'unique aliment qui nourrissait cette étrange famille au milieu d'une forêt peuplée de mille animaux qu'ils préféraient ne pas chasser pour se nourrir. Dès que j'en eus l'occasion, je demandai où se trouvait mon père.

– Tu me l'as promis dans ta lettre, mon oncle.

– C'est vrai. Il vit à Asok Abia, un village situé à quelques kilomètres d'ici. Il s'appelle Ondo Mebian Angué.

Cette nouvelle me coupa l'appétit. J'en lâchai ma cuillère.

– Parle-moi de lui. Je voudrais… Enfin, tu comprends… Savoir pourquoi il ne cherche pas à me retrouver. Comment il s'entendait avec ma mère ? Pourquoi tout le monde dit que c'est un vaurien ? Tu crois qu'il m'aime, mon oncle ? Je fondis en larmes. Et puis, pourquoi tu me dis tout ça maintenant qu'on t'a expulsé du village ? Pour te venger de mon grand-père et de ma grand-mère, peut-être ?

– Tu as posé beaucoup de questions, je répondrai à celles dont je connais la réponse. Il prit la main de son homme. L'image me parut étrange et ils s'en aperçurent.

– Ça ne te paraît pas insolite de sortir avec Dina ?

– Si. Mais au village, on dit qu'un homme normal ne se laisse pas… Tu sais… Faire l'amour comme une

femme. C'est pourquoi on vous appelle hommes-femmes. Nous, nous n'avons pas de nom.

— Et tu ne crois pas que votre situation est bien plus grave ? Si vous n'avez pas de nom, vous êtes invisibles, et si vous êtes invisibles, vous ne pouvez revendiquer aucun droit. D'ailleurs, le surnom péjoratif « homme-femme » renferme un mépris envers la femme, il fait d'elle un objet sexuel et une personne soumise : elle ne prend pas l'initiative dans la relation sexuelle. Réfléchis, dit Jesusin, tu as l'air plutôt dégourdie.

— C'est vrai ! confirma mon oncle. Elle est très bonne élève à l'école. Mais revenons à ton père. Si je n'ai rien dit lorsque je vivais au village, c'est parce que je n'étais pas, je crois, la personne la plus indiquée pour te parler de lui. Je ne suis que le cousin de ta défunte mère.

— Ne tourne pas autour du pot, mon oncle, parle.

— D'accord, soupira-t-il. Je ne sais pas pourquoi ton père ne te cherche pas alors qu'il s'entendait si bien avec ta mère. Quand je l'ai connu, ta mère et lui étaient très amoureux. Pour moi, il n'était pas un vaurien. Tu me demandes s'il t'aime. Je ne sais pas. Je suppose que oui.

— S'il ne me cherche pas, c'est sans doute parce qu'il ne m'aime pas. Il sait que ma mère est morte ?

— Oui. Il le sait. Il était même présent à l'enterrement.

— À mon retour au village, je partirai à sa recherche, pensai-je tout haut. Dina, assise à côté de moi, proposa de m'accompagner.

— Et les récoltes ruinées par ta faute ? demandai-je à mon oncle. Tu es vraiment un homme mauvais ? C'est vrai qu'en Espagne, on brûle vifs les gens ?

– Chaque village a une manière spécifique d'enterrer les morts. En Espagne, on incinère les cadavres, on ne brûle pas vifs les gens.

L'amie de mon oncle prit à son tour la parole :

– S'il n'y a pas de poissons dans les grandes rivières, ce n'est pas la faute de ton oncle. C'est à cause des exploitations des *Mitangan*. Ils utilisent pour pêcher des dispositifs de haute technologie, alors que les gens du village pratiquent la pêche artisanale. Au sujet des cendres du père de Marcelo, tu diras à ta grand-mère qu'elles sont toujours là, avec nous, et qu'elles ne sont une menace pour personne.

– Alors pourquoi ma grand-mère t'accuse, mon oncle ?

– Ta grand-mère n'est pas très instruite.

Au crépuscule, Dina et moi retournâmes au village pleines d'inquiétude. Mon oncle avait beaucoup de mal à marcher et était infirme d'une jambe. Il se l'était cassée le jour où il avait dû partir en catastrophe.

De retour chez moi, je trouvai ma grand-mère en train de festoyer, mais elle changea de visage en me voyant et me lança un de ces regards qui me faisaient vaciller.

– Les autorités ont quitté le village, emportant avec elles leurs amis et tout leur argent. Explique-moi où tu étais fourrée, je t'ai cherchée partout !

À mesure qu'elle parlait, penchée à côté du fourneau et bravant l'insupportable fumée qui régnait dans la cuisine, elle introduisait du tabac dans le pli de sa lèvre. Apeurée, je m'assis sur le lit contigu au sien. Je dus

inventer une excuse pour éviter de recevoir un coup cruel, de ceux qui vous laissaient un douloureux hématome sur la tête plusieurs jours durant.

– Quand je suis partie, tu ne m'as pas donné la clé de la chambre. Je suis revenue sur les lieux de la célébration, je t'ai cherchée partout, mais je ne t'ai pas trouvée et je suis partie avec une fille de la tribu pour qu'elle me prête les cosmétiques de sa mère.

– Et comment elle s'appelle, cette fille de la tribu ? demanda-t-elle en se redressant, les poings sur les hanches.

J'hésitai avant de répondre. Ma grand-mère me connaissait bien : si j'inventais un nom, elle s'en rendrait compte. Je fus sauvée par des pleurs qui nous parvinrent de la rue. Ils émanaient de deux hommes, de quarante et cinquante ans respectivement, qui semblaient à l'agonie. Ma grand-mère sortit en courant voir ce qui se passait, et je restai là, face à la porte de notre cuisine, à attendre des nouvelles et à réfléchir à un mensonge plus élaboré.

Les pleurs et les cris dans la rue reprenaient de plus belle. Tout le monde tenait à présent les deux hommes pour morts. Des volontaires s'étaient proposés pour faire un jeu organisé par les autorités. L'un des membres du cortège avait offert cinq cent mille francs au courageux qui parviendrait à boire un litre de whisky en quelques minutes.

Les deux hommes, désormais à l'article de la mort, s'étaient proposés contre de l'argent, mais après qu'ils eurent vidé la bouteille à toute vitesse et quitté les lieux de la compétition pour rentrer chez eux, ils s'étaient

écroulés chemin faisant devant la maison de ma grand-mère.

Les gens du village, pris de pitié, s'approchèrent peu à peu de la scène. Mais certains d'entre eux avaient d'autres idées en tête. Avec toutes ces péripéties, j'en avais presque oublié les deux filles avec qui j'avais fait mon premier quatuor. Elles ne m'avaient pas oubliée en revanche, et dans un accès de jalousie, elles avaient décidé d'étaler publiquement les liens qui m'unissaient à Dina. S'approchant de ma grand-mère, et profitant de la présence de tout le voisinage, elles lâchèrent :

— Ta petite-fille est une femme-homme.

Ma grand-mère demanda ce que cela signifiait.

— Elle couche avec d'autres femmes, avec Dina, pour être plus précises, dirent-elles en chœur.

Silence.

— La femme-homme n'existe pas dans la tradition fang, argumenta mon grand-père qui assistait à la scène aux côtés de sa première femme.

— Appelez ça comme vous voulez, mais c'est la vérité.

Mon grand-père exigea des preuves pour corroborer la véracité de leurs accusations. Elles racontèrent alors que, tandis que tout le village célébrait la visite des autorités, je passais du bon temps avec Dina dans la forêt, et que j'étais ensuite allée rendre visite à Marcelo. Ma grand-mère prit ma défense, assurant que tout cela ne pouvait être vrai, puisque nous étions toutes les deux présentes lors des festivités organisées par les autorités. Après avoir lancé leurs accusations, les deux filles tournèrent les talons et s'en furent. Pendant tout ce

temps, je n'avais pas ouvert la bouche. Je savais que pour l'honneur de la famille, ma grand-mère et mon grand-père ne souffriraient pas que les gens du village sachent que j'étais une fille indécente.

Une heure plus tard, mon grand-père m'envoya chercher de l'eau à la rivière. Les deux filles qui m'avaient dénoncée m'attendaient là-bas, elles m'administrèrent une bonne raclée. Je revins au village sans eau, le corps tout contusionné et incapable de raconter la vérité tellement j'étais morte de honte. Je tentai de me cacher en vitesse dans la chambre de ma grand-mère, mais elle me vit :

– Qu'est-ce que tu as sur le corps ? Qui t'a fait ça ? s'effraya-t-elle. Elle voulait rendre sa raclée au responsable, quel qu'il soit. Elle se mit à crier que personne ne devait toucher à sa famille.

– J'ai été attaquée par un animal, grand-mère, lui répondis-je sans pouvoir bouger du lit.

– Quel animal ? demanda-t-elle.

– Un lion, j'imagine.

– Petite, dit-elle en s'asseyant à côté de moi, tu m'as menti toute l'après-midi. Tu sais que je ne suis pas bête pourtant ? Il n'y a pas de lions à plus de mille kilomètres à la ronde.

– Il faut que je dorme, grand-mère. On en reparlera plus tard.

Après que ma grand-mère eut regagné sa cuisine, Dina entra dans la chambre. Elle me prit dans ses bras et se mit à pleurer, tremblante.

– Ce sont les filles qui t'ont fait ça ?

– Pourquoi tu me demandes, tu le sais déjà.

– Moi aussi je dévoilerai leurs secrets.

– Non. Ne fais pas ça. Souviens-toi des recommandations que l'homme-femme nous a faites dans la forêt. Et va-t'en, ma grand-mère rôde dans les parages.

– Je viendrai te chercher à minuit, quand tout le monde dormira. Je t'aime.

Elle était sur le point de partir, quand elle se retourna pour me donner un baiser, sans s'apercevoir que ma grand-mère était debout sur le pas de la porte, flanquée des deux filles du quatuor. Au village, ce fut le début d'un sacré grabuge. À partir de ce jour-là, tout allait changer radicalement.

Chapitre 6
Châtiment

Linda fut la première du quatuor sur qui le malheur s'abattit. Deux hommes d'affaires que l'on voyait souvent au village, bien de leur personne et enclins au jeu, vinrent réclamer à son père cinq cent mille francs : une dette qu'il avait contractée et ne pouvait payer. La dette se solda sous la forme d'une dot.

J'assistai impuissante à la vente de Linda et je me sentis immensément coupable. La transaction eut lieu à la Case à Palabres une semaine après que Dina et moi avions été découvertes. Nous avions fini par avouer que nous étions lesbiennes et avions ensuite dénoncé les deux autres filles.

Quand ses créanciers apparurent à nouveau, le père de Linda réunit tous les frères de la tribu à la Case à Palabres et annonça l'annulation de la dette en échange de sa fille. Tous les hommes donnèrent leur accord.

Ce fut ensuite le tour de Dina. Je l'ai tellement pleurée ! Sa sœur était morte quatre ans après son mariage et avait laissé trois filles. Le veuf exigeait que sa famille par alliance respecte la tradition : s'agissant d'un

mariage récent, il réclamait que l'une des sœurs de sa défunte épouse devienne sa femme et s'occupe de la descendance. Il n'était pas en mesure de réunir facilement une autre dot, puisque, prétendait-il, le marché des femmes était à la hausse. Certaines se montaient à mille cinq cents euros, presque un million de francs, si on ne comptait que l'argent en liquide et qu'on exceptait les biens que la famille de la femme pouvait parfois réclamer. Il fut alors décidé que ce serait Dina qui partirait avec lui. Elle ne put même pas me dire au revoir : j'appris la nouvelle deux jours après son départ.

Pilar, quant à elle, ne sortit plus jamais de chez elle après l'affaire du quatuor. Un mois après la nuit en question, on lui remarquait un étrange petit ventre. Placido, qui était si amoureux d'elle, s'effondra, parce qu'il ignorait l'origine de la grossesse. Il me raconta que Pilar et lui dormaient ensemble sans jamais faire l'amour. À cette époque-là, lorsque ma grand-mère et sa rivale partaient aux champs, j'en profitais pour rendre visite à Placido, qui avait le moral à zéro.

– Pilar m'a trahi, se plaignait-il sans avoir même la force de sortir de son lit. Tu crois que l'enfant est de qui ?

Debout face à son lit et sur mes gardes, veillant à ce que personne ne nous surprenne, j'hésitais à lui dire ou non la vérité. Au village, on racontait que Pilar se rendait la nuit à des réunions de sorcellerie avec son père, ce qui donnait lieu à de nombreuses suppositions, comme je le fis comprendre à Placido. Il ne me crut pas, il était comme fou. De mon côté, je n'avais rien remarqué jusqu'à ce que le ventre de Pilar ne commence à pousser. Pilar ne parlait pas souvent avec les gens, elle sortait très

peu de chez elle, et quand elle le faisait, c'était toujours en compagnie de son père.

Ma sentence à moi tomba deux mois plus tard. Cela avait tardé parce qu'entre temps, mon grand-père était décédé des suites de la sorcellerie, et l'on attendait pour trancher la présence d'un homme, en l'occurrence le seul frère direct de ma mère.

Durant tout ce temps, ma grand-mère ne m'avait pas quittée d'une semelle. Elle craignait que je ne m'adonne à des pratiques indécentes et autres relations sexuelles avec des femmes. Je quittai donc l'école, je cessai tout loisir, je n'allais plus chercher d'eau, je dormais avec elle… J'aurais voulu mourir. Toute rencontre avec mon père était devenue inenvisageable. L'homme-femme, que j'avais interdiction formelle de fréquenter, me manquait lui aussi. Ma voix s'éteignit. Mes relations avec ma grand-mère se détérioraient chaque jour un peu plus. Elle était obsédée par mes mains. Si je refusais de faire la vaisselle, d'éplucher des bananes, de décortiquer des arachides ou, plus grave encore, de retirer une marmite brûlante du feu – dans la tradition fang, la femme n'a jamais chaud aux mains ; elle doit donc retirer les marmites du feu sans l'aide d'aucun tissu afin de mettre en valeur sa féminité –, elle se mettait en colère et disait :

– Tes mains n'ont-elles pas touché des choses bien pires ?

Si, pour une raison ou pour une autre, je répondais et lui demandais à quoi elle faisait allusion, elle se montrait catégorique :

– Le vagin, par exemple. Quelle horreur ! Il n'y a rien de plus répugnant au monde que de toucher cette chose-là !

– Mais…les hommes le touchent bien quand ils font l'amour avec les femmes, protestais-je.

– Tu as tout dit, répliquait-elle, hors d'elle. Seuls les hommes le touchent, pas les femmes. La tradition doit être respectée, et toi et ces trois filles indécentes l'avez enfreinte.

On me chercha activement un fiancé dans tout le village. L'heureux élu était surnommé Petit. Il avait un petit nez, de petits yeux et une petite voix, il parlait tout bas. Chez ce garçon, seuls les doigts atteignaient des proportions démesurées. Un matin, ma grand-mère l'invita chez nous et me dit qu'avec lui j'avais le droit d'aller où je voulais, à la rivière ou ailleurs.

Une après-midi, le frère stérile de ma mère revint au village avec son épouse. La nécessité de la féconder refit surface, et l'on se souvint que mon oncle, l'homme-femme, était toujours introuvable.

Le frère de ma mère passait le plus clair de son temps à fumer. Il adorait le *banga*. Un soir, il eut envie d'aller à la pêche ; il avait pour ce faire besoin d'appâts.

– Petit ira chercher les appâts avec ma petite-fille, annonça ma grand-mère.

Au crépuscule, nous partîmes tous les deux pour la forêt. Je parlais toute seule. Mon compagnon était si nerveux qu'on aurait dit qu'il était sur le point de s'étouffer. Soudain, il me plaqua les bras dans le dos et introduisit violemment ses doigts dans mon sexe. Je

tentai de me dégager, lui demandant à grands cris ce qu'il faisait. Une longue dispute plus tard, il m'avoua qu'il avait agi sur ordre de ma grand-mère.

– Elle m'a demandé de vérifier si tu aimes les hommes.

Je rentrai au village, furieuse et en pleurs, sans les appâts. Petit me suivait, penaud, implorant mon pardon. Trois jours après cet épisode, il fut décidé de mon avenir. Ma grand-mère m'envoya avec le frère de ma mère à Asok Abia, un village situé à quelques kilomètres du nôtre : c'était là que vivait mon père.

En arrivant, je distinguai le quartier des *Mitangan*, assez luxueux, et nettement séparé de celui qu'habitaient mes compatriotes. Les logements fragiles des autochtones étaient faits de bois et de tôle, avec un sol non-cimenté, ils semblaient susceptibles d'être abandonnés à tout moment.

Je traversai le village à pied en compagnie de ma nouvelle famille. Le frère de ma mère s'arrêta dans un endroit appelé économat, une boutique tenue par des *Mitangan* où l'on trouvait toutes sortes de produits occidentaux. Il n'existait pas de boutique comparable au village. Arrivée à la maison, je trouvai la femme de mon oncle en train de préparer une soupe d'arachides et bien disposée à ressortir tous les malentendus du passé. La maison de mon oncle se composait d'un salon minuscule et d'une chambre. J'allais donc devoir passer mes nuits sur un matelas. Les maisons du village étaient plutôt lacunaires : cela pouvait aller de l'absence de cuisine – les femmes cuisinaient dans le salon ou dans la rue – à l'inexistence pure et simple de latrines. À côté du village

coulait la rivière Asok, la plus grande de la région, que les *Mitangan* utilisaient pour la pêche, la baignade et la toilette, leurs employés s'en servant plutôt pour faire leurs besoins et pour boire.

Je demandai à ma tante pourquoi il n'y avait pas d'économat au village, ce à quoi elle répondit sèchement :

– Parce que les *Mitangan* l'interdisent. Ils ne veulent pas que les habitants fassent du commerce. Ils le font pour notre bien, pour nous éviter les distractions.

– Et les *Mitangan* n'ont pas de distractions, eux ? m'enquis-je encore, debout devant la marmite.

– Ils n'en ont pas, non. Ce sont des Blancs ! Leur sorcellerie est supérieure à la nôtre. Ne sais-tu pas que « l'homme blanc est le frère de Dieu » ?

– Ah, d'accord…

– Et puis, d'ailleurs, tu n'aurais pas un petit quelque chose en échange de toutes les informations que je te donne ?

– Je dois payer ? Mais pourquoi ?

– Parce que tu es la cause de mon malheur, lâcha-t-elle dans un sanglot. Tu pourrais au moins me dire où se trouve Marcelo ! Il faut absolument qu'il m'engrosse. Maintenant que je suis jeune, je dois absolument avoir des enfants. « La femme fang naît pour se reproduire », dit un proverbe fang. Tu es d'accord, pas vrai ? Sinon, personne ne s'occupera de moi quand je serai vieille. Et dans ta famille on ne me respectera pas.

Je ne répondis pas et sortis contempler les arbres coupés qui jonchaient les abords du village. Quelques

minutes plus tard, ma tante par alliance vint me trouver pour me proposer un pacte. Je tendis l'oreille.

– Ton oncle ne rentre à la maison que pour dormir. Il travaille, comme tous ses camarades, de six heures du matin à six heures du soir.

La femme me parlait avec les yeux, le nez, tous les organes à la fois.

– Tant que tu ne m'auras pas dit où se trouve Marcelo, l'homme-femme, ce lâche, tu seras privée de nourriture. Ton oncle n'en saura rien. Ce sera notre secret, me disait-elle en me caressant le visage, cherchant à m'imposer les règles qui allaient désormais régir notre cohabitation. Ici, chez les *Mitangan*, les filles travaillent pour de l'argent. Toi, si belle et si jeune, tu trouveras sûrement quelque chose.

Ma tante par alliance avait raison. Dans ce village de fortune, je découvris que les emplois bien rémunérés étaient pourvus par des hommes. Les femmes se limitaient au ménage et à la cuisine. Mais, très vite, une autre occupation s'était présentée pour elles : la prostitution.

Un soir, j'accompagnai mon oncle au secrétariat de l'entreprise, où il devait percevoir son salaire. Il n'en emporta chez lui que la moitié : le reste irait à l'économat à cause des dettes qu'il y avait contractées durant le mois. Certains travailleurs et travailleuses ne touchaient presque rien : tout leur salaire, les *Mitangan* le gardaient pour éponger les dettes que les locaux avaient accumulées auprès d'eux.

Une nuit, mon oncle m'envoya à l'économat acheter quelques litres d'alcool. Aux abords du quartier résidentiel des *Mitangan*, je remarquai une cinquantaine de femmes. La plupart d'entre elles n'avaient pas vingt ans. Toutes avaient besoin d'un peu d'argent, qu'elles obtenaient en échange de faveurs sexuelles. Parmi elles se trouvait Linda. Elle m'aperçut à son tour, mais aucune de nous deux n'osa saluer l'autre la première. Ce fut elle qui brisa finalement la glace. Honteuse, je pus à peine la regarder dans les yeux, car je me sentais responsable de son sort. Nous nous assîmes sur deux chaises blanches qui trônaient près de l'économat.

— Qu'est-ce que tu fais là ? s'enquit-elle en souriant.

— On m'a exilée dans ce village perdu avec mon oncle, lui dis-je, les yeux baissés. Ma grand-mère prétend qu'ici, il lui sera plus facile de me surveiller et de trouver un homme riche qui me guérira de mon lesbianisme.

— Moi aussi je me sens coupable, reconnut-elle. Alors seulement je posai les yeux sur elle.

— Pilar et moi n'avons pas très bien pris à l'époque d'être abandonnées par Dina. Nous l'aimions toutes les deux, mais elle te préférait, toi. Ça nous a fait très mal et nous avons décidé de vous tendre un piège, c'est pour ça que ta grand-mère vous a surprises. Je suis désolée.

Sur ces confidences, elle me prit dans ses bras et cette étreinte fut pour nous deux un grand soulagement. Puis elle me raconta sa vie.

— Je me suis enfuie. Je n'ai pas supporté l'homme à qui mon père m'a donnée pour solder sa dette. Elle était en larmes. Je la regardai, interloquée. Il me violait et je n'avais pas d'endroit où aller. Maintenant je vis dans la

forêt avec Marcelo. Et le week-end, je viens ici chercher de l'argent.

— Et Dina ? Qu'est-ce qu'elle devient ?

— Dina, Dina, toujours Dina, hein ? Elle vit dans la forêt elle aussi. Tu lui manques. Elle aussi a fui son mari. Pilar vit aussi avec nous, elle a accouché. Nous sommes désormais ensemble elle et moi.

Je songeai, compatissante, à Placido. J'aimais beaucoup Pilar, mais je voulais en savoir davantage et je demandai à Linda qui était le père de son enfant. Elle ne répondit pas tout de suite et se gratta la tête. Elle était gênée, mais elle finit par parler.

— Le fils est de son père.

— Mon Dieu !

— Tu as bien entendu. Son père a tué sa mère parce qu'elle l'a surpris une nuit en train de violer Pilar, quand elle était enfant. Et ton oncle l'aide beaucoup, aussi bien pour s'occuper de la petite que pour la soutenir psychologiquement. Dans le village, tout le monde pense qu'elle est tombée enceinte à cause de la sorcellerie, c'est pour ça qu'on les rejette elle et sa fille.

— Je suis vraiment désolée.

— Ce n'est pas grave, dit-elle dans un rire. Quand est-ce que tu viens vivre avec nous dans la forêt ? Dina et ton oncle seront ravis.

— Très bientôt. Je vais m'échapper d'ici, mais il me faut d'abord trouver mon père.

Je continuais de lui parler, mais je sentais la faim me tirailler. Sans transition, je lui demandai un peu d'argent.

— Ma tante m'a privée de nourriture tant que je ne lui aurai pas dit pas où se trouve Marcelo.

– Surtout ne lui dis rien. Nous sommes libres et heureux dans la forêt. Bientôt nous allons célébrer la nouvelle année. Nous t'attendons.

Elle se leva et, avant de disparaître, elle me jeta un regard et lança :

– Tout ça, c'est du passé. Si je pouvais revenir en arrière… Je ne referais pas les mêmes erreurs. J'ai agi sous l'emprise de la jalousie.

– Moi aussi, je suis désolée, lui dis-je. Au revoir.

Chapitre 7
La forêt

Depuis l'arrivée des entreprises forestières, Asok Abia était scindé en deux parties : d'une part, le village proprement dit, habité par des Équato-guinéens ; de l'autre, le quartier des *Mitangan* et de leurs misérables employés. Pour rejoindre mon père, je dus traverser la rivière qui séparait les deux communautés, la tête couverte d'un foulard et le regard baissé pour n'être pas reconnue par les collègues de travail de mon oncle. Je rencontrai au détour d'une rue deux fillettes qui portaient chacune leur petite sœur sur le dos. Je leur demandai si elles connaissaient la maison de mon père. Elles me conduisirent jusque chez lui.

Intérieurement, je doutais : je ne savais pas si ma démarche était la bonne. Je résolus en fin de compte que j'avais besoin de connaître la vérité pour ne pas vivre toujours dans le doute. Dans la cour de la maison de mon supposé père, je vis une enfant d'au moins trois ans ma cadette et qui me ressemblait beaucoup. J'en fus très heureuse, jusqu'au moment d'entrer dans la cuisine de la famille que m'avaient indiquée mes guides. À l'intérieur

se trouvait une femme qui déclara être l'épouse de mon père présumé et qui disait à qui voulait l'entendre :

– Voilà la fille de mon mari. Il l'a eue avec une fille-mère d'un village voisin.

– C'est l'enfant d'une fille-mère ?

– Oui. L'enfant d'une fille-mère. Qui sait, peut-être que mon mari n'a rien à voir là-dedans, avec les filles-mères, on ne sait jamais…

À midi, l'homme qui selon ma famille n'était qu'un vaurien rentra chez lui. J'imaginais qu'en chemin, entre les champs et la maison, on l'avait déjà prévenu de ma présence. À son arrivée, bien que vêtu de ses habits sales, il me prit dans ses bras et me demanda des nouvelles de ma grand-mère.

– Bien. Elle va bien, répondis-je en l'observant avec beaucoup d'attention.

On ne se ressemblait pas du tout, physiquement du moins. Sa fille de quatorze ans en revanche me ressemblait beaucoup ou, comme il l'affirma lui-même, nous ressemblions toutes les deux à sa sœur, qui vivait au Gabon.

– Ta grand-mère sait que tu es ici ?

– Non, répondis-je. J'étais formelle.

– Tu n'aurais pas dû venir sans son accord. Elle se mettra en colère à ton retour.

– Et si je décidais de rester ici ?

– Où ça, ici ? me demanda-t-il, agacé, rangeant sa machette sous l'un des cinq lits en bois qui peuplaient la cuisine. Tu ne peux pas rester ici, déclara-t-il, catégorique.

– Pourquoi ? Tu n'es pas mon père peut-être ?

– Si, mais non.

– Je ne te comprends pas.

– Je n'ai pas payé la dot en échange de ta mère, c'est pourquoi, selon le droit coutumier, tu n'es pas ma fille.

J'avalai ma salive à plusieurs reprises, tandis qu'il essayait d'assumer sa réponse. Je n'en croyais pas mes oreilles. Sous le regard de son épouse, postée de l'autre côté du lit, mon père me rejetait sans s'émouvoir le moins du monde. Je continuai de l'interroger.

– Alors, qui est mon père ? J'ai dix-sept ans et je ne sais pas qui c'est. Ma famille avait raison, tu es un vaurien.

L'insulte acheva de l'énerver, mais un verre de *malamba* que lui servit sa fille, celle qui me ressemblait tant, finit par l'apaiser. Une fois calmé, il reprit la conversation en pointant sur moi un doigt accusateur.

– Écoute, petite. Quatre fois j'ai voulu te prendre avec moi, mais la famille de ta mère s'y est toujours opposée sous prétexte que je n'avais pas payé la dot. Et tu sais pourquoi ils me surnomment le vaurien ? Parce que je n'ai pas respecté les coutumes, c'est pour ça qu'ils m'empêchent d'être avec toi. Tu ne peux pas rester avec moi parce que ta famille me dénoncera, la loi est de leur côté. Et puis, si à partir de maintenant je m'occupe de toi, au final, c'est la tribu de ton grand-père, et non la mienne, qui tirera profit de cet effort. Selon la loi, je ne suis pas responsable de toi.

– Tu ne comprends pas, dis-je, des sanglots dans la voix. Personne ne se sent responsable de moi. C'est vrai, mes tantes et mon oncle m'aident de temps en temps, mais ce n'est pas suffisant. Ils ne m'aident qu'après

s'être occupés d'abord de leurs fils et de leurs filles. Ce que je veux, c'est un père. Tu ne comprends pas.

Mais mes justifications ne furent d'aucun secours. Mon père m'ordonna de retourner auprès de la famille de ma mère : je n'étais vraiment rien d'autre qu'une bâtarde. Je décidai alors de partir vivre dans la forêt en compagnie de Marcelo, l'homme-femme, et de mes trois amies, l'unique famille que la vie ne m'ait jamais donnée. Dina fut très heureuse : dès qu'elle me vit, elle m'entraîna dans la forêt où nous prîmes ensemble du bon temps. La forêt de mon village était le seul refuge des gens qui, comme moi, n'avaient pas de place dans la tradition fang : moi, l'enfant d'une fille-mère. Moi, la bâtarde, la femme fang ; moi, la bâtarde, l'enfant d'une fille-mère fang ; moi, la bâtarde, la lesbienne.

La Bâtarde : fable intersectionnelle, conte initiatique et roman anthropologique

Seul pays hispanophone d'Afrique subsaharienne, la Guinée Équatoriale, linguistiquement et politiquement enclavée, possède une littérature foisonnante mais bien souvent méconnue. À l'image de Trifonia Melibea Obono, de nombreux écrivains et écrivaines de la jeune génération tentent aujourd'hui de faire entendre leur voix afin d'atteindre, peut-être, l'écho ou la visibilité que la plupart de leurs aîné·e·s n'ont pas toujours eu l'heur de connaître. Jusque dans les années 2000, la littérature africaine d'expression espagnole peinait à trouver sa place au sein du champ des lettres hispaniques : invariablement absente des débats théoriques et critiques, mais aussi des manuels ou des anthologies littéraires, elle était tout aussi inconnue dans la Péninsule ibérique que sur le continent africain – à l'exception des départements d'études hispaniques de certaines universités des pays voisins, comme le Gabon et le Cameroun, qui y consacrent très tôt des travaux d'importance. Malgré sa vitalité et sa diversité, la littérature de Guinée Équatoriale n'échappe pas à la règle

et restera longtemps confidentielle, invisible – ou, le terme est sans doute plus juste, invisibilisée.

La fin d'une longue tradition d'invisibilité ?

Au-delà de l'argument de l'isolement ou de l'exception linguistique, une telle mise au ban est pour certain·e·s spécialistes le fruit d'un ostracisme réflexe ou délibéré dont les raisons sont multiples[1]. Le silence à l'endroit de cette littérature a longtemps été tel que Donato Ndongo, l'un de ses représentants historiques, s'est par exemple vu accuser d'avoir créé de toutes pièces et de façon artificielle une tradition nationale supposée inexistante au moment où il publiait, en 1984, la première anthologie de la littérature équato-guinéenne[2], ouvrage fondateur dont il faut souligner pour l'époque le caractère exceptionnel. Pourtant, au vu de la profusion et du dynamisme de la production littéraire équato-guinéenne, on sait aujourd'hui que ce premier geste ne relevait d'aucun volontarisme ni d'aucune pétition de principe. Il en allait au contraire d'un acte de recollection salutaire, procédant d'un désir légitime de justice poétique et historique – et, partant, politique. Si l'intérêt du monde artistique et académique

---

[1] Voir par exemple Mbare Ngom Fayé, « Literatura africana de expresión española », *Cuadernos Centro de estudios africanos*, n°3, 2003 : http://www.asodegue.org, consulté le 03/04/2019.

[2] Voir à cet égard Sonia Fernández Quincoces, « Nueva savia de las letras ecuatoguineanas », *El País*, 10/10/2018, consulté le 04/06/2019. Voir aussi Donato Ndongo-Bidyogo, *Antología de la literatura guineana*, Madrid, Editora Nacional, 1984.

à l'endroit de cette littérature semble manifeste dès le début du XXIe siècle, comme l'indique par exemple la tenue à Murcie en novembre 2000 de la Première Rencontre des Écrivains Africains de Langue Espagnole, ou en décembre de la même année les Premières Journées de Littérature Hispanoafricaine à Madrid, il faudra attendre les années 2010 pour qu'un phénomène de reconfiguration des frontières – ou un début de décentrement – de l'hispanisme littéraire voie véritablement le jour, en Espagne comme sur le continent africain. Si la prise en compte de la littérature équato-guinéenne dans le monde des lettres d'expression espagnole ne relève pas encore de l'évidence, un phénomène de diversification et d'hétérogénéisation de ce dernier est désormais indéniablement à l'œuvre.

À l'occasion du cinquantième anniversaire de l'indépendance du pays, le 12 octobre 2018, plusieurs publications ou manifestations affichaient ainsi une volonté de faire sortir cette littérature de l'ornière d'invisibilité dans laquelle elle se trouvait encore fermement enlisée. Force est cependant de constater qu'écrivains et écrivaines n'ont pas attendu l'heure de la reconnaissance officielle pour produire une littérature protéiforme et riche, dont certains travaux actuels entreprennent d'établir une forme de généalogie[1]. Le récit selon lequel l'heure des lettres guinéennes a enfin sonné ne saurait en effet cacher la vigueur et la pluralité de ce qui depuis longtemps bat, existe, se renouvelle et n'a de cesse de se réinventer. Reste que dans l'actualité,

---

[1] Voir à ce propos Remei Sipi (Éd.), *Voces femeninas de Guinea Ecuatorial. Una antología*, Barcelone, Mey, 2019.

auteurs et autrices se montrent plus bruyamment désireux de s'émanciper de la longue histoire d'impuissance ou d'obscurité dont la littérature de leur pays semble procéder. Il en va de même dans le monde académique, comme l'indique par exemple la tenue en mars 2019, à l'Université Félix Houphouët-Boigny d'Abidjan, du Deuxième Congrès International Hispanoafricain de Linguistique, Littérature et Traduction[1]. Le « panhispanoafricanisme », littéraire notamment, que chercheurs et chercheuses y appelaient de leurs vœux est un champ jeune et dynamique, marqué par un foisonnement qui constitue une forme de défi heuristique ou de grand chantier scientifique, auquel cette première traduction française de l'œuvre de Melibea Obono veut contribuer.

Féminismes littéraires et écritures de la blessure coloniale

La littérature afrohispanique contemporaine est en partie une littérature de la diaspora ou de l'exil, écrite en castillan (Joaquín Bacheng, Francisco Zamora Loboch, Juan Tomás Ávila Laurel), mais aussi en catalan (Agnès Agboton) ou en galicien (Victor Omgbà). D'autres auteur·e·s, comme Trifonia Melibea Obono, ont choisi de rester dans leur pays, et ce en dépit des difficultés qu'ils et elles y rencontrent, sur le plan politique ou éditorial notamment. Malgré une grande diversité des

[1] Voir à ce propos Ángeles Jurado, « Un congreso sobre telenovelas, almorávides y la huella afro en Brasil », *El País*, 10/07/2019 : https://elpais.com, consulté le 15/07/2019.

formes et des objets qui sont les siens, suivant l'idée de Donato Ndongo selon laquelle toute littérature africaine occupe toujours de fait une fonction sociale, il en va bien souvent dans cette littérature de la mise en monde au présent, sur un mode plus ou moins explicite, d'une colonisation double : de l'Espagne, d'une part ; de la politique du clan Obiang, ou autrefois Nguema-Obiang, de l'autre. Une littérature vive se déploie, dont on peut dire que le dénominateur commun ou le lieu d'énonciation récurrent est une blessure ouverte[1] : la blessure – néo, endo – coloniale, que symbolise par exemple dans *Ekomo*, texte considéré comme le premier roman équato-guinéen[2], la gangrène incurable touchant le pied du protagoniste éponyme. Parmi les thématiques privilégiées de cette littérature, la colonialité des corps et des âmes, l'exil, la migration, mais aussi un environnementalisme et un féminisme non eurocentrés, figurent en bonne place, qui permettent de questionner ensemble les catégories multiples d'une condition de subalternité qui touche tout ensemble à l'être, au pouvoir et aux savoirs.

Melibea Obono, tout comme María Nsue avant elle – autrice du roman susmentionné *Ekomo* et grande

---

[1] On reprend à José Manuel Maroto Blanco, en la systématisant, l'idée d'une écriture qui émerge de la blessure coloniale. José María Maroto Blanco, « Francisco Zamora. Una escritura desde la herida colonial », Deuxième Colloque International Hispanoafricain de Linguistique, Littérature et Traduction, Abidjan, Université Félix Houphouët-Boigny, 06-08 mars 2019.

[2] Voir María Nsue Angüe, *Ekomo*, Madrid, Sial / Casa de África, 1985.

figure du féminisme littéraire équato-guinéen décédée en janvier 2017 – propose sur ces réalités une forme de méditation anthropologique. María Nsue est la première femme de lettres équato-guinéenne à articuler une manière de féminisme littéraire indissociable d'une mise en récit, tantôt critique ou désabusée, de l'histoire coloniale du pays et des collectifs humains et autres qu'humains qui le peuplent. L'œuvre romanesque des deux écrivaines manifeste en effet, par-delà le temps qui sépare leurs publications respectives, une poétique particulière qui naît à la croisée narrative de deux catégories majeures : le genre, d'une part, ou la thématisation du corps et de la condition des femmes fangs et des collectifs minorisés ; l'« environnement », la forêt équatoriale, d'autre part, dont ce corps tantôt souffrant ou transgressif, tantôt entravé ou libre, est toujours profondément solidaire. Au fil des générations semble se dessiner une esthétique double, féministe et environnementale, une forme d'écoféminisme décolonial, qui cherche tout à la fois à appréhender et à construire les modalités d'un dialogue difficile, fait d'échos, de répliques plus ou moins fluides ou brisées, d'une communion impossible et d'une compénétration constante entre le corps des femmes et l'espace où celui-ci s'ancre, se débat et se déploie. On pourrait ainsi voir, dans ce deuxième roman de Melibea Obono, un jeu d'échos et de filiations avec l'œuvre de María Nsue, mêlant à la logique de l'hommage la construction d'un canon littéraire transgénérationnel alternatif. Mais il s'agit également de resémantiser l'écriture de la blessure, de possibiliser d'autres récits et d'autres horizons, de

refabuler l'histoire coloniale et ses traces les plus profondes à l'aune d'un impératif d'*empowerment*. À l'incapacité d'Ekomo à guérir de la blessure coloniale répond trente ans plus tard la détermination d'Okomo : le féminisme littéraire de Melibea Obono reprend, prolonge et radicalise la réflexion poétique de María Nsue pour tenter de dépasser le constat d'échec et de proposer, ne serait-ce que sur le plan diégétique, une pluralisation des solutions ou la possibilité d'un horizon mélioratif.

Melibea Obono est loin d'être un cas isolé. Outre la belle anthologie précédemment citée, récemment éditée par Remei Sipi, la publication de l'ouvrage *Letras femeninas* [1], qui réunit les textes de quatre jeunes écrivaines emblématiques d'une nouvelle génération du féminisme littéraire hispanoafricain – Aurelia Bestué Borja, Diana Alene Nzamio, Mayra Rondo Ndjinga et Carmen Mangué Santomer Nfumu – illustre la vigueur de ce qui est désormais un véritable mouvement. Citons encore, dans la même optique, la récente publication du recueil *Cosas de mujeres*, issue du premier concours bilingue de littérature écrite par des femmes équato-guinéennes[2]. Par et dans une grande variété esthétique, un féminisme littéraire se (re)configure, qui dénonce ou décrit, selon des modalités et des positionnements qui n'ont rien d'unanime, les conditions d'existence des

---

[1] *Letras femeninas. Obras ganadoras del Premio Raquel Ilombe*, Madrid / Malabo, AECID, 2018.

[2] *Cosas de mujeres. Primer concurso literario bilingüe 2018*, Malabo, Institut Français de Guinée Équatoriale / Ambassade de France en Guinée Équatoriale, 2018.

femmes dans un contexte de double colonisation, intérieure et extérieure, et d'une colonialité triple – politique, ontologique et épistémologique – voire multiple : esthétique, sexuelle, environnementale, spirituelle, etc.

C'est dans ce contexte de progressive légitimation et de reconnaissance tardive, mais aussi d'essor et de diversification formelle et thématique de la littérature équato-guinéenne, de son versant féministe en particulier, que survient la publication en français du roman *La bâtarde*[1].

Melibea-Okomo : voix-emblème, voix-fleuron

Écrit en 2016 par Melibea Obono, une jeune écrivaine féministe et militante dont on peut faire sans trahison ni forçage l'emblème de la littérature équato-guinéenne qui vient, *La bâtarde* est le premier texte de l'auteure à avoir été traduit : en anglais d'abord[2] ; en français, ensuite, pour la présente édition. À la croisée de la fable d'apprentissage et du récit anthropologique, cet objet littéraire au ton singulier se distingue par le traitement et le choix de ses thématiques, par son esthétique composite, profondément originale – profondément *bâtarde* –, ainsi que par l'intéressant dispositif énonciatif et narratologique qu'il met en scène.

---

[1] Pour l'édition originale : Trifonia Melibea Obono, *La bastarda*, Barcelone, Flores Raras, 2016.

[2] *La bastarda* est le premier roman d'une écrivaine équato-guinéenne à avoir été traduit en anglais. Voir *La Bastarda. A novel*, traduit de l'espagnol (Guinée Équatoriale) par Lawrence Schimel, New York, Feminist Press, 2018.

Sur le plan thématique, le démontage – depuis le point de vue d'en bas, celui des existences violemment précarisées dont la narratrice du roman se veut tout à la fois le symbole et le porte-voix – des mécanismes de perpétuation de l'hétéropatriarcat et de toutes les formes de domination qui lui sont attachées se fonde sur l'adoption d'une perspective décentrée, tantôt drôle, ébahie, incrédule ou désespérée, mais toujours sans concession. Car ce sont bel et bien la fragilité et la détermination de l'adolescente dont on suit la trajectoire accidentée, son appartenance à une tradition secrète d'impuissance qui cherche sans relâche, à l'image de la littérature de son pays, les formes de sa possible visibilisation, qui confèrent ensemble à ce texte sa puissance spécifique de dénonciation. Déroulant la quête identitaire, tout à la fois intime et culturelle, d'une enfant grandie violemment projetée dans la crue réalité de l'adolescence, le roman procède à une forme de radiographie par la découverte des formes de vie en territoire fang, au cœur de la forêt équato-guinéenne et gabonaise. Cette forte dimension cartographique et environnementale constitue, plutôt qu'un simple décor ou une attrayante toile de fond, la grammaire fondamentale d'une grande méditation initiatique qui vient interroger, en le dénaturalisant sans cesse par et dans le regard incrédule d'Okomo, le fondement des frontières communautaires, ontologiques et territoriales séparant, parfois hermétiquement, les êtres et leurs manières de vivre. Autrement dit, les déambulations généalogiques de celle qui découvre, effarée mais lucide, la cruauté du monde des adultes et la rigidité de la

distribution des rôles et des catégories sociales, permettent d'explorer les différentes dynamiques de disjonction qui travaillent les individus et les collectifs altérisés. Dans cette *en-quête* faussement naïve, la ségrégation spatiale et sociale recoupe, symbolise ou métabolise des formes de ségrégation biopolitiques, à l'intérieur desquelles l'enfant grandie cherche à dessiner, non sans mal, de nouvelles modalités d'appartenance et d'existence.

Le point de vue d'Okomo est celui d'une enfant bâtarde et orpheline de mère, mais aussi celui d'une femme en devenir qu'un œil collectif omniprésent n'a de cesse de renvoyer à ce qui serait son anormalité ou sa marginalité. Le dispositif narratif articule ainsi une perspective tout à la fois innocente et clairvoyante, apparemment paradoxale : il en va d'un regard de prime abord passif, le regard de celle qui reçoit et subit toutes sortes d'injonctions parfois contradictoires ; mais aussi d'un regard profondément révolté, par le décalage revendiqué qui le fonde. L'adoption d'un *point de vie* à plusieurs égards marginalisé permet d'articuler une réflexion sur la violence inhérente à l'assignation biopolitique des places, à la fixité des hiérarchies, aux normativités et aux partages dont elles sont porteuses, dans le monde fang mais aussi dans le monde néocolonial-moderne dont les partitions fondatrices et autres ségrégations constitutives sont largement évoquées.

Le récit déroule et entremêle les étapes d'un voyage initiatique dans des contrées géographiques et intérieures, ouvrant sur une réflexion profonde et modeste – la modestie et la précarité étant précisément la condition de la profondeur de vue de la narratrice – qui

compose et recompose le portrait difficile de communautés affrontées au sein desquelles Okomo cherche inlassablement sa place. Le texte aborde ensemble des thématiques comme la diversité sexuelle, la critique de l'hétéropatriarcat, la ségrégation environnementale, le genre et la colonialité dans leurs multiples zones de recouvrement. Ces croisements abondants déploient dans l'écriture des ontologies politiques plurielles, *pluriverselles*, qui sont autant de manières de faire valoir, si l'on considère la dimension propositionnelle de l'écriture engagée de Melibea Obono, un droit à la composition pluraliste des mondes. Des mondes et des cosmovisions qui s'affrontent, coexistent, se regardent, s'articulent et se défient à l'envi sous les yeux, tantôt étonnés ou désenchantés, de la narratrice.

Les dimensions sociale, raciale, de genre, sexuelle, économique, spirituelle, environnementale et écologique du roman s'articulent et se recoupent : Okomo se retrouve en permanence tiraillée entre la loyauté envers sa généalogie, les sillages ancestraux dans lesquels elle est tenue de s'inscrire, et la famille affective et politique au sein de laquelle elle trouvera finalement, à l'issue d'une recherche sinueuse et parfois pénible, la liberté qu'elle poursuit – une liberté qui restera toutefois marquée au sceau de la précarité et de la menace.

Cette courte fiction constitue une importante contribution au vaste champ des mondes littéraires africains disponibles en langue française : outre que Melibea Obono porte l'une des plumes les plus acérées de la littérature équato-guinéenne contemporaine, le récit qu'elle déploie vient documenter et, partant, éclairer,

certains aspects des luttes écosociales et des modalités d'existence *écoqueer* qui essaiment actuellement sur la planète – une réalité qui se charge d'une dimension particulière dans les territoires du Sud Global, où elle rencontre de plein fouet les enjeux de l'histoire coloniale. Mais outre sa dimension anthropologique, on soulignera le travail profondément ontologique du roman qui porte, au fond, sur la légitimité ou l'illégitimité historiques de certaines formes de vie ou communautés d'identification qui sont autant de mondes que le texte se propose de recomposer : des mondes narratifs et fictionnels – le roman est d'ailleurs interdit en Guinée Équatoriale –, mais aussi sociaux, politiques, culturels, écologiques, spirituels ou sexuels.

La bâtardise apparaît ainsi comme une modalité de composition – au sens où l'on compose une œuvre ; au sens où l'on compose, aussi, *avec* les normes et le biopouvoir en vigueur –, mais également comme une esthétique et un registre d'énonciation de soi. En effet, la fable dont il est question est à la fois située et planétaire, comme l'indiquent la dédicace ou les dernières phrases du roman. Plutôt qu'un récit procédant d'un universalisme abstrait qui ne penserait pas les conditions et les coordonnées de sa propre énonciation, le récit s'inscrit dans une tradition narrative ouvertement *bâtarde*, au sens noble et fort du terme : l'identité profondément située d'Okomo émerge à l'intersection de catégories qui sont autant de motifs de rejet social et sociétal, mais également l'occasion d'un réenvisagement, d'un élargissement et d'une pluralisation des identités politiques, affectives et sexuelles possibles.

La présente traduction s'est donné pour objectif de reproduire autant que faire se peut cette dimension intersectionnelle de la narration et de la langue d'écriture elle-même, puisque c'est bien une poétique du carrefour, du tiraillement ou du croisement qui informe la trajectoire et l'être, le langage et le *point de vie*, de l'enfant grandie dont on a cherché à retrouver en français, malgré le nécessaire mouvement de refabulation qu'implique le travail de traduction, la voix originale et disruptive.

Anne-Laure BONVALOT
Montpellier, août 2020

Table

a retourner

Le suivi éditorial de ce volume a été assuré par Anne-Laure Bonvalot, Dominique Lanni et Nicolas Pien.

Achevé d'imprimer par les Éditions Passage(s), 14 Allée du Père Jamet, 14000 Caen, sur les presses de l'imprimerie Pulsio, 38 rue Durantin, 75018 Paris. Dépôt légal : second semestre 2020.

Imprimé en France.



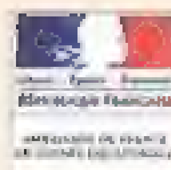
Au cœur de la forêt de Guinée Équatoriale, en territoire fang, Okomo, une adolescente orpheline de mère, entreprend de partir à la recherche de son père biologique. Lors d'une quête généalogique en forme de douloureux chemin d'apprentissage affectif et sexuel, elle se heurte aux traditions patriarcales et aux séquelles de la colonisation espagnole, autant de dispositifs d'invisibilisation au détour desquels elle cherche à inventer sa place difficile de femme fang lesbienne et orpheline.
Au croisement entre le conte initiatique et le récit anthropologique, *La bâtarde*, premier récit de fiction de l'autrice à être traduit en français, fait de Trifonia Melibea Obono l'une des voix majeures de l'écoféminisme littéraire africain.

Trifonia Melibea Obono, née en Guinée Équatoriale en 1982, est journaliste, politologue, enseignante et chercheuse. Ses récits de fiction et ses publications scientifiques portent sur les thématiques du genre et des sexualités en Afrique.

Anne-Laure Bonvalot est traductrice et enseigne la littérature hispanique et comparée à l'Université de Nîmes.

14 €

ISBN : 979-10-94898-89-5





INSTITUT FRANÇAIS
GUINÉE ÉQUATORIALE

Graphisme : Stéphane Rozencwajg